

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuillet 181 à 186

Dimanche 17 au vendredi 24 janvier 2021

Yvonne Estienne (1891 † 1975),
LES INVITÉS DE LA PENTECÔTE
(1954)
1^{ère} partie (Sur le DON de SCIENCE)

« [Dans l'œuvre capitale de notre sanctification], nous sommes dans la nécessité d'être constamment et directement aidés par le Saint-Esprit. Il y pourvoit par ses inspirations qui, toutes, vont [à parfaire, à perfectionner,] à achever notre sainteté. Et, pour que ces inspirations soient bien reçues par nous, il met lui-même en nos âmes des dispositions qui nous rendent dociles et souples : ce sont les dons du Saint-Esprit.

(...)

« Ils achèvent de perfectionner cet admirable organisme surnaturel par lequel Dieu appelle nos âmes à vivre de la vie divine. »

(Dom MARMION¹)

¹ Dom Columba Marmion (1858-1923), *Le Christ, vie de l'âme*, ch. VI, § IV (édition 1935, pp. 141 et 143).

PREMIÈRE PARTIE

*« Le cœur de l'homme médite sa voie,
mais c'est [le Seigneur] qui dirige ses pas. »
(Pr. 16, 9).*

Chapitre I	5
Chapitre II	21
Chapitre III	40
Chapitre IV	58
Chapitre V	76
Chapitre VI	94

CHAPITRE PREMIER

Louis-Jean se penche sur le Livre d'or du musée où son vieil ami, le gardien, lui désigne les jambages autoritaires d'une fraîche écriture : « *Hommage et reconnaissance à la lumière de l'abbaye de Charlieu.* » Au-dessous, s'étale la signature du peintre déjà célèbre, bien que si jeune encore : *Pierre Sériac*.

« *N'est-ce pas, Monsieur Louis-Jean, c'est une aubaine pour nous qu'une telle visite ?* »

L'homme dit avec une affectueuse familiarité : « *Monsieur Louis-Jean* »... et « *nous* »..., car il aime ce Charlieudien qui l'écoute avec tant d'intérêt ! Cette attention ne s'arrête pas, cependant, à ce qu'imagine le gardien : derrière le peintre parisien, l'autre revoit le petit bonhomme de dix ans - un peu frêle dans son habit trop large de collégien - qu'il a protégé, des mois durant, contre les brimades des camarades, dans la ville du centre où ils habitaient alors tous deux. Mais, un beau jour, le capitaine Sériac, nommé ailleurs, a déménagé. De leur côté, les parents de Louis-Jean Lanel sont venus à Charlieu où ils reprenaient la vieille maison de soieries d'un oncle décédé, Et le silence est tombé entre les enfants qui, jadis, s'étaient aimés.

Vingt ans de cela... Pierre se souviendra-t-il ?

« *Vous dites qu'il est encore là ?* demande Lanel.

- *Oui, sous le cloître roman, en train de peindre.* »

Hâtivement, il serre la main du gardien que d'autres visiteurs accaparent et gagne la sortie. A deux pas, le cloître est là ; et, tournant le dos au préau, devant un fût de colonne, en cette claire soirée de Pentecôte, un homme essuie ses pinceaux.

L'appel bref traverse l'espace court : « *Pierre !* »

Il rencontre des yeux étonnés, d'abord distants, puis incertains. Mais, brusquement, une flamme s'allume dans les prunelles :

« *Oh !... Louis-Jean !...*

- *Tu m'as reconnu ?*

- *Et toi ?... »*

Les bras se sont ouverts, et les souvenirs d'enfance s'y réfugient avec une impétuosité qui balaye les vingt ans écoulés. Pourtant, ces vingt ans ont formé des hommes ; et les hommes ont l'habitude de masquer leurs émotions derrière les mots :

« *C'est une chance, mon vieux, que cette rencontre !... Alors, tu es là, toi aussi, en touriste ?... A quel hôtel es-tu descendu ?*

- *J'habite Charlieu.*

- *Pas possible !*

- *Mais je déränge ton travail ?*

- *Non, j'ai fini ; le jour baisse.*

- *Pas encore.*

- *Je sens l'approche de son déclin et je ne peux plus rien faire sans lui... C'est que, vois-tu, la lumière est la passion de ma vie.*

- *Pourtant, tu lui tournais le dos ?... »*

Sériac fait volte-face vers le préau où, derrière les arcades, un soleil encore assez haut caresse le gazon et les buissons de roses :

« *Je l'avais tout autour de moi ; cela suffit.*

- *Me permets-tu de m'étonner du sujet d'étude que tu as choisi ?... Habituellement, les artistes fixent leurs rêves à la claire-voie romane ouverte à ta gauche... ou bien, là-bas, aux arcs trilobés du cloître gothique... Et je te trouve en arrêt devant ce seul chapiteau qui n'est pas des plus curieux ?*

- *C'est à cause de l'inscription latine gravée sur le tailloir dont je voulais garder le souvenir. Ce **Troquo lude alias fuge** me dit tant de choses !*

- *Je serais curieux de connaître ?... »*

Pierre se met à rire et avoue humblement : « *Je ne sais d'ailleurs pas quoi !... mais le seul verbe **fuge, fuis** m'évoque des perspectives de bienheureuse évasion hors de l'encerclement du monde.* »

Il a parlé avec une ardeur où pointe l'insatisfaction de ce monde ; et Louis-Jean le regarde étonné :

« *Ainsi donc, tu traduis **troquo** par encerclement ?*

- *Oui... Comment le traduis-tu, toi ?*

- *Par cerceau, tout bonnement : Va jouer au cerceau ailleurs, va-t'en ! Je crois la vérité plus simple que tu l'imagines : au temps de saint Odilon, comme au nôtre, la bruyante jeunesse du moustier devait, aux heures de récréation, troubler la méditation des vieux moines ; d'où l'ordre, intimé sur la pierre, aux Oblats de l'abbaye.*

- *Ah ? ... La vérité serait aussi simple que cela ? »*

L'inquiétude du ton dépasse la paix des mots. L'âme de Pierre doit être un gouffre. Et l'étonnement de son ami se muant en embarras, celui-ci coupe court :

« Puisque tu aimes tant la lumière, pourquoi ne vas-tu pas plutôt peindre à l'autre bout de la ville, aux Cordeliers ?... Les galeries de ce cloître sont pour ainsi dire pétries de matériaux dorés ; et ses guirlandes de feuillage semblent danser dans la joie du moindre rayon de soleil.

- *Je connais. J'y suis allé. Mais je préfère ceci... Tiens, viens revoir avec moi ce merveilleux ensemble. »*

Délibérément, il lui a pris le bras et l'entraîne par la claire-voie sous les ogives surbaissées de la salle du Chapitre. Ni les culs-de-lampe, ni le curieux pupitre ménagé sur la colonne centrale ne l'arrêtent. Au fond, il gagne la Chapelle Notre-Dame :

« Remarque, dit-il, même les débris de ce carrelage sont ici en terre rouge émaillée, chaude de soleil. Regarde, surtout, cette admirable perspective et dis-moi si elle ne vaut pas tous les Cordeliers du monde ; plus austère, oui, mais c'est tout le passé précieux d'un prieuré qui renaît dans ces jeux d'ombre et de lumière. »

Les deux hommes se sont retournés. A présent, face à la salle du Chapitre déjà envahie de mystérieuse pénombre, par la claire-voie romane, les vieilles arcades de saint Odilon se dressent dans la majesté de leur existence millénaire ; et, au-delà, en pleine clarté, s'allonge l'autre cloître gothique. La puissance des colonnes doublées, des tailloirs épais, des chapiteaux massifs du

premier fait valoir les colonnettes légères de l'autre. La mutilation de ses arcs, au Nord, n'arrive pas à l'attrister : tout ici baigne trop dans la lumière ; et l'on comprend que, dès le IX^e siècle, l'évêque Ratbert ait tenu à nommer ce coin : *Carolus locus... cher lieu* : Charlieu.

Le premier, Louis-Jean retrouve la parole devant tant de beauté :

« Tu as choisi le bon moment pour voir ces vieilles pierres. La Pentecôte est la grande fête de ce préau, comme de toute la nature.

- Crois-tu ?

- Mais sens donc cette vie qui éclate, qui déborde dans ces rosiers ! Elle s'infiltré partout ; et, de sa profusion, naît la splendeur qui t'émeut, la sereine plénitude qu'on goûte ici... Toi, Pierre, tu cherches la lumière sur les choses ?... moi, vois-tu, je goûte surtout la vie des choses. »

A son tour, le peintre regarde avec un intérêt nouveau celui qui vient de dire cela d'un ton si convaincu. Mais, déjà, Louis-Jean reprend :

« Quelles joies doit te donner la carrière que tu as choisie !

- Pas autant que tu le penses : toute création par le pinceau est une déchéance. L'art, pour se traduire, doit se déchieter, et ceux qui le glorifient ne savent pas les sacrifices qu'il coûte. Et puis... »

Il s'est arrêté, oppressé.

« Et puis ? insiste tout bas celui qui, sans doute, cherche la vie au fond des êtres comme au fond des objets créés.

- C'est épouvantable de voir les belles choses naître, se développer, atteindre leur perfection pour vieillir et se précipiter ensuite vers le néant de la mort !... Oh ! ce cycle tragique de tout ce qu'on essaye de fixer sur une toile, à commencer par la lumière qui l'éclaire, quelles déceptions n'engendre-t-il pas !

- Naturellement !... si tu prétends atteindre l'immuable lumière à travers les choses muables.

- *Que veux-tu dire ?*

- *Que l'art doit aller au beau invisible par les détours du beau visible qui est, je te l'accorde, pétri de grandeur et de misère. Mais, tout de même, il me semble que ses créations, quand elles sont les symboles d'idées éternelles, portent, malgré leur caducité, leur poids d'harmonie et de paix... Evidemment, pour concevoir ainsi la beauté, il faut... »*

Louis-Jean s'arrête. Il va dire une chose grave, capable d'ouvrir de larges perspectives, comme cette claire-voie sur cette salle assombrie. Il le sait. Et il la dit :

« ... *Il faut être croyant.*

- *Et tu l'es ?*

- *Certes ! »*

Les mots ont jailli en fusée. Brusquement, le silence les enveloppe, puis se déchire sur une nouvelle question :

« *Et toi ?*

- *Je ne sais pas ! »*

Que vaut cette réponse inattendue ?... Traduit-elle la position d'esprit d'un dilettante ou la recherche anxieuse d'une âme en peine ?... La figure crispée de Sériac confirmerait volontiers la seconde hypothèse. Mais l'ami n'insiste pas. Commencant à redescendre vers le cloître, il dit seulement - et l'on ne sait pas si sa pensée accroche la détresse de l'âme entrouverte ou l'insatisfaction du peintre :

« *Alors, tu es malheureux ?*

- *Très !... »*

Debout maintenant devant son chevalet qu'il replie, l'artiste, sans regarder son interlocuteur, demande à son tour, comme l'autre a fait tout à l'heure : « *Et toi ?... Tu es heureux ?... »*

Louis-Jean ne se presse pas de répondre. Si Pierre le regardait, il le verrait fixer très loin quelque chose ou quelqu'un. Mais il ne le regarde pas, et deux mots seuls lui parviennent, pesés, mesurés à la fois comme par une conscience et par un cœur : « *Heureux, moi ?... Oui ! »*

Que pourraient-ils dire ensuite l'un et l'autre ?... En silence, dans la douceur de cette amitié d'enfance qui chemine à présent entre eux, ils gagnent le narthex du XII^e siècle dont la perfection va sans doute immobiliser Sériac. Le Charlieudien, cependant, l'entraîne vers le grand portail :

« *Dis-moi, rien ne te retient à ton hôtel ?* »

- *Non. Pourquoi ?*

- *Alors, je t'emmène chez moi. Ils seront tous si heureux de te revoir, de renouer le passé.*

- *Qui, tous ?*

- *Mais, mes parents et Tamta. Te souviens-tu d'elle ? »*

Incertain, Pierre Sériac répète le nom aux bizarres consonances :

« *Tamta ?...* »

- *Oui, ma sœur, qui a tant joué avec nous au cheval, autrefois... C'est mon fils, Dominique, qui a nommé ainsi sa tante Anna ; et, derrière lui, nous redisons tous **Tamta**.*

- *Ah !... Tu as un fils ?*

- *De trois ans !... Tu verras ce personnage.*

- *Mais n'est-il pas indiscret d'accepter ?*

- *Allons donc : chez nous, suivant l'expression consacrée, c'est la maison du bon Dieu. »*

Une curiosité envahit le célibataire de connaître cette famille provinciale : ses membres d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Quel genre de femme un homme comme Lanel a-t-il épousé ?... Sans doute intéressante puisqu'elle a su faire de ce grand garçon, ou du moins cultiver en lui, ce type si franchement sympathique auquel il s'attache déjà.

Et cette Anna, qu'est-elle devenue ?... Il la revoit endiablée au jeu, et pourtant doucement maternelle quand il y avait des plaies et des bosses à soigner. Du fond de sa mémoire monte une image confuse de laquelle émerge une forêt de cheveux couleur de blé mûr, et des yeux dorés couleur de noisette. Et l'envie de franchir

d'un saut ces deux décades pour relier le candide passé au lourd présent l'envahit :

« *Merci !* dit-il avec une visible reconnaissance ; *j'accepte. Mais, auparavant, laisse-moi encore me griser un instant de ce portail.* »

Ils sont à présent devant la façade nord de l'abbaye limitée par ses deux contreforts ; et, sous l'encorbellement du mur épais, s'ouvre une page d'architecture gréco-romaine au somptueux décor. Mais les deux hommes la lisent-ils dans la même langue ?...

Tandis que Pierre s'éblouit de la richesse de l'œuvre, Louis-Jean y cherche la pensée de l'artiste et désigne à son ami les personnages groupés sur l'archivolte, le tympan et le linteau :

« *Voilà bien une preuve de ce que je te disais tout à l'heure. L'imagier qui a conçu cet ensemble, inspiré sans doute par les Ecritures, a voulu nous laisser une vision resplendissante du ciel ; et c'est pourquoi, à travers les siècles qui passent, ceci reste comme un témoignage d'éternelle beauté.* »

Le peintre, qui s'attardait au détail du luxe des ciselures, considère à son tour la calme ordonnance du sujet traité : le Christ de l'Ascension dont les anges soutiennent la gloire, encadré des mystérieux animaux de l'Apocalypse, en présence de la Vierge, des apôtres, des anges... S'il y a là des thèmes - et remarquables ! - de l'iconographie romane, ils ne réussissent pas à l'émouvoir.

« *C'est dommage,* regrette-t-il tout haut, *que cette rangée d'élus soit figée dans ce repos glacial.*

- *Un repos glacial ?... Oh ! Pierre, ne perçois-tu pas ce frémissement de joyeuse louange qui les parcourt tous, au contraire ?... Ces anges aux ailes palpitantes... et leur corps ployé de respect devant la Vierge !... Celle-ci...*

- *Je vois surtout,* interrompt sèchement l'artiste, *les procédés d'atelier qui frisent systématiquement les barbes et drapent les tuniques des apôtres avec convention.*

- *D'accord ! mais ces apôtres ont chacun leur attitude propre ; et la manière même dont l'un tient son Evangile ne*

ressemble pas à la manière de l'autre. Leur caractère individuel s'est inscrit dans la pierre... Sous le cloître, nous parlions de l'art qui traite du beau invisible ?... Ici, plus qu'ailleurs, je pense à l'art qui va au beau perpétuel.

- Oh ! perpétuel ?...

*- Je ne sais pourquoi ce portail me fait penser au mot de saint Augustin commentant l'Écriture : **Le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront point... Cette peau sera pliée, et l'herbe sur laquelle elle s'étendait passera avec sa beauté, mais votre parole demeure éternellement.** »²*

Sériac essaye de rire :

« Tu fréquentes donc saint Augustin ?

- Et toi, Pierre, qui fréquentes-tu ?

- Le fond de moi-même, et c'est suffisant, je t'assure, pour y trouver des profondeurs béantes où l'on aimerait parfois entendre l'éclat d'un coup de tonnerre - ne serait-ce que pour savoir s'il peut éveiller des échos endormis !... - oui, des profondeurs attirantes et décevantes dont le vide vous plonge dans une sorte de vertige blanc.

- Le vertige est au fond de tous les abîmes. Il semble impossible que l'art, comme l'amour, comme la sainteté, ne le connaissent pas puisqu'ils se penchent constamment sur des précipices. Et c'est un grand bonheur que tu passes par là.

- Parce que ?

- Parce que cela t'empêche d'accepter de n'être que... ce que tu es. »

Il a dit cela très lentement, en détachant ses mots ; et une révolte bouillonne en l'homme célèbre : « *N'être que ce qu'il est !* » lui qu'on adule un peu partout. Et qui lui donne cette leçon ?... un fabriquant de soieries, embourgeoisé dans le mariage et la vie provinciale !

Faut-il rire ou se vexer ?

² Saint Augustin, *Confessions*, livre XIII, chapitre 15 ; cf. Mt. 24, 35 ; Is. 40, 6-8.

Ni l'un ni l'autre ; car, au fond, le « *soyeux* » a raison. Mais où donc ce « *soyeux* » a-t-il pris cette valeur d'âme qui s'affirme tranquillement, sans ostentation comme sans mystère, depuis qu'ils causent là tous les deux ? ... Et qui lui donne ainsi « *d'être ce qu'il est* », lui ?... Le problème mériterait d'être approfondi ; mais pas tout de suite ; car, maintenant, Louis-Jean, obliquant à droite, considère la baie qui s'ouvre avec la scène d'un sacrifice antique, au linteau ; celle des noces de Cana, au tympan ; et de la Transfiguration du Thabor, sur l'archivolte.

D'un geste, il appelle son ami :

« Ici, surtout, tu ne peux nier la valeur apologétique de l'ensemble. Mais connais-tu la page de Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, qui a vraisemblablement inspiré l'auteur de ceci ?

- Non : raconte...

- Il défendait le sacrement de l'Eucharistie contre les attaques de Pierre de Bruys : ... le bœuf, le veau, le bélier, la chèvre arrosaient de leur sang les autels des Juifs. Seul, l'Agneau qui efface les péchés du monde repose sur l'autel des chrétiens, dit-il. Or le sacrement de l'autel est préfiguré à ces noces de Cana.

- Louis-Jean, comment sais-tu tant de choses ? »

La question interrompt l'exposé. Mais l'exposé n'est pas repris et Lanel répond :

« N'oublie pas que je suis du pays, conscient des trésors de son abbaye, et souvent penché, aux heures de loisir, sur les chartes qui les expliquent.

- Ce n'est pas là seulement ce que je veux dire. Mon esprit à moi sort émerveillé de la fréquentation de ces pierres, et c'est tout ; tandis que je sens le tien enseigné, et puis entraîné dans un tourbillon de vie par leur contemplation... Est-ce que je me trompe ?

- Tu ne te trompes pas.

- Alors, pourquoi cette différence entre nous ?

- Question d'éclairage, sans doute.

- Je ne comprends pas.

- *C'est pourtant simple : tout à l'heure, quand je t'ai retrouvé, tu tournais le dos à la lumière (que tu aimes cependant !) pour ne regarder que les objets éclairés par elle. Est-ce que ta vie ne se passerait pas à renouveler ce geste : te contenter des rayons lumineux sur les choses au lieu de te retourner face au soleil ?*

- *Le soleil ne se fixe pas. »*

Profondément, Louis-Jean regarde Pierre et laisse tomber le mot qui rend un son d'absolu : « *Si !* »

Puis il franchit la grille qui s'ouvre sur l'extérieur.

Toute vanité mesquine balayée, le peintre demande :

« *Tu me diras comment ?*

- *Si tu veux ; nous reprendrons cette conversation chez moi. Pour le moment, il faut partir : j'ai encore plusieurs courses à faire avant de rentrer. »*

Ils sont maintenant sur la petite place dont le recul permet aux visiteurs de l'abbaye d'apprécier encore, à la sortie, son féérique portail. A gauche, la tour de Philippe-Auguste, dans la masse de son calcaire jaune vif, semble gorgée du soleil qu'elle a bu depuis des siècles.

Mais Louis-Jean ne regarde plus rien. De sa poche, il a sorti une petite clé et se dirige vers la portière d'une auto garée au long du trottoir :

« *C'est à toi cette voiture ?* interroge l'ami.

- *Oui. Si tu veux monter ?...*

- *Où me conduis-tu ?*

- *D'abord à l'hôtel déposer ton fourbi, régler ta note et boucler ta valise.*

- *Tu ne veux pas dire que tu vas me prendre en charge chez toi ?*

- *Mais si.*

- *Oh ! Louis-Jean..., j'ai encore plusieurs jours à passer à Charlieu.*

- *Tant mieux !*

- *On m'avait bien parlé de la cordialité d'accueil de cette région, mais tout de même...*

- *Tout de même quoi ?... »*

Lanel a mis en marche, et la voiture s'enfonce dans les rues étroites, entre les vieilles maisons pittoresques, avant de gagner les boulevards aérés. Il conduit comme il parle, avec une nette tranquillité. Auprès de lui, on éprouve une impression de sécurité pour son corps et pour son âme.

Brusquement, le peintre prend son parti :

« *Pourquoi me témoignes-tu tant d'amitié ?*

- *A cause de nos vieux souvenirs renoués. Est-ce que les tiens ne te remontent pas non plus au cœur ?*

- *Certes !... Mais il y a autre chose... Avoue... »*

Sur son volant, Louis-Jean sourit largement :

« *Je n'ai aucune peine à avouer qu'il y a, en effet, autre chose : tu m'as dit être malheureux et je suis heureux ; tu es seul et j'ai une famille ; tu cherches la lumière et j'en vis. N'est-ce pas tout simple de partager ?*

- *Sais-tu que tu es un type !...*

- *Un type heureux de te retrouver, oui.*

- *Mais comment te rendrai-je tout ceci ?... Comment te remercier déjà ?...*

- *Allons, ne dis pas de sottises et regarde plutôt quel cachet monte de ce vieux Charlieu que nous traversons... T'es-tu fait indiquer les authentiques vieilles cours et les maisons à visiter ?*

- *Assez mal.*

- *Ce pur gothique du XIII^e, à la rue Chevroterie ?*

- *Oui.*

- *Et l'hôtel de la rue Mercière ?*

- *Non.*

- *Comment ! tu n'as pas vu sa porte Renaissance ?... la plus belle que nous ayons !*

- *J'avoue...*

- *Et la Maison des Anglais ?*

- *Pas encore.*

- *Il faudra que tu visites tout cela avec Tamta, si je n'ai pas le temps de t'accompagner. Outre les pierres classées, il y a tant de choses curieuses ici ! Elle te promènera dans ces venelles qui donnent à notre ville une physionomie devenue si rare de nos jours, en France.*

- *Elle est cultivée, ta sœur ?*

- *Cultivée et fine, oui. »*

Il a envie de demander : « *Et ta femme ?* »

Mais puisque Louis-Jean n'en dit rien, la question ne dépasse pas les lèvres, et l'intérêt s'accroche à la petite amie d'enfance :

« *Qu'est-elle devenue ?... Quel genre ?... Un peu le tien ?*

- *Oui, en mieux. »*

Ils se mettent à rire tous les deux, et Lanel précise :

« *Anna est bien le type de ce pays d'où nous sommes originaires. Elle ressemble à Charlieu que je définirais volontiers en deux mots : surnaturellement naturelle.*

- *Je ne vois pas bien...*

- *Tu parlais tout à l'heure de notre cordialité d'accueil ?... Celle-ci tient au passé de culture et de spiritualité, mêlé à une pratique active, à un sens réel des affaires, des besoins du siècle.*

- *La culture et la spiritualité, je te les accorde : les moines des X^e, XI^e, XII^e siècles ont laissé leur visible empreinte sur la cité, mais le reste ?...*

- *Le reste ?... Eveille-toi de bonne heure ici, un matin, et tu entendras le bruit des métiers qui tissent les pièces renommées dans le monde entier. Tu goûteras aussi le parler savoureux des paysans qui nous apportent leurs produits et à qui un coup de vin de nos coteaux de Fleury donne un ton d'alerte bonhomie !... Mais nous voici arrivés à ton hôtel. Je te dépose et je reviens te reprendre d'ici... une heure ?... Cela te convient-il ? »*

La portière ouverte, Pierre propose :

« *Je ne veux pas te déranger à nouveau. Donne-moi plutôt ton adresse et je saurai aller seul chez toi...*

- *Vraiment ?... Tu préfères t'aligner 15 kilomètres à pied ?*

- *Qu'est-ce que tu me racontes ?... 15 kilomètres ?... Alors, tu n'habites pas la ville ?*

- *En temps ordinaire, oui. Pour le moment, nous sommes tous à la campagne, dans une petite maison que nous avons au village de La Verdière. »*

Une déception glace les traits de l'artiste :

« *Mais... mon travail commencé ici ?*

- *Je t'y ramènerai en auto, quand tu voudras. J'y descends tous les jours. »*

La déception ne s'atténue pas. Sériac craint, évidemment, de ne pas retrouver là-bas le climat qui l'a enchanté ici.

« *La Verdière est à 700 mètres d'altitude, insiste Lanel. La vue y est merveilleuse sur les montagnes du Forez.*

- *Ah ?...*

- *Et nous avons des couchers de soleil comme tu en as probablement vus rarement, tout peintre que tu es... Donc, tu veux bien ? »*

La déception s'amenuise et le sourire revient : « *Entendu. Dans une heure, je serai prêt. »*

Par la portière, la main nerveuse du soyeux se tend, et le dernier trait fuse au-dessus du ronflement du moteur : « *Voyons, mon vieux, si ce n'était pas là-haut mieux qu'ici, est-ce que je t'arracherais de Charlieu ? »*

« *En quoi cela peut-il s'avérer supérieur ?* rêve le voyageur tout en préparant ses bagages : *La Verdière mieux que Charlieu ?... Anna mieux que son frère ?... Qu'a donc voulu dire cet étonnant Louis-Jean qui, cependant, ne semble dire que des choses pesées et sûres ?... Enfin, nous verrons bien... En tout cas, je suis rudement content de l'avoir retrouvé, car ce qu'il inspire, c'est la confiance. Et c'est si bon de voir ressusciter, en face d'un vieux camarade, sa candeur d'autrefois ! »*

Car Pierre Sériac est assez célèbre déjà pour avoir connu l'envers de la renommée, tissée de la jalousie des uns, de la

méconnaissance des autres. Et comme la renommée ne l'a jamais grisé, il est resté désemparé parmi les hommes, sans savoir à qui accrocher son cœur frémissant d'artiste. Tout à l'heure, quand il a répondu à la question : « *Es-tu croyant ?* » ce flottant : « *Je ne sais pas !* », il a traduit son âme d'enfant baptisé, puis desséché par le monde. Rien ni personne ne l'ayant guidé vers un Dieu vivant, il a délaissé en lui le souci de ce Dieu et ne sait vraiment plus ce qu'il est devenu sous le fatras d'atelier qui encombre son existence... Se pourrait-il que ce Dieu-là soit simple à retrouver, à la manière dont on extrait une pièce de valeur d'un carton encombré de médiocrités ?... Non ! tout de même, cela ne doit pas se passer ainsi dans le domaine surnaturel ?

Un coup frappé à la porte interrompt ses réflexions... Louis-Jean est là. Et la voiture, rapidement, les emmène tous les deux au-delà de la vallée du Sornin. Bientôt, ils perdent de vue la petite ville, mais le soleil ne les accompagne plus. Des nuages se sont mis à courir dans un ciel qui s'assombrit ; et Lanel prédit :

« Un grain se prépare ce soir ou cette nuit, et tu vas être volé pour apprécier à l'arrivée le coup d'œil que je t'avais promis depuis notre terrasse de La Verdière ! Mais dans cette saison cela ne dure pas : demain, tu retrouveras ta lumière.

- Le possessif est de trop ! mon ami. Ne m'as-tu pas laissé entendre, à l'abbaye, que la créature muable n'avait pas le droit de s'attribuer l'immuable lumière ?... Je réfléchissais à cela tout à l'heure en bouclant ma valise et je voudrais te poser une question. A ton avis, pourquoi cette injustice qui nous rend avides de clartés jamais perçues, altérés de beautés jamais complètes ?

- Ce n'est pas une injustice, mais une dépendance envers Celui qui, seul, illumine pleinement. Tu ne peux ni t'éclairer ni te désaltérer par tes propres moyens ; mais, à travers lui, la perspective n'est plus la même.

- Et Celui-là, tu le nommes ?... »

Tranquillement, Louis-Jean change de vitesse car, maintenant, la route monte, puis il prononce un nom que l'autre n'attend pas : « *Le Saint-Esprit* ».

Et, caressés comme par un souffle qui réclame le recueillement, les deux hommes, durant un instant, se taisent. Mais le peintre est trop avide de continuer une conversation dont il a si peu l'habitude pour ne pas la renouer :

« *J'attendais que tu me sortes une vague entité, mais, certes ! pas ce nom.*

- *Le nom de quelqu'un, évidemment, et dont nous avons rudement besoin !*

- *Un Esprit ?... un Saint-Esprit, redit pensivement Pierre Sériac, comment le saisir autrement que dans une abstraction froidement ordonnée ?*

- *Comment ?... Tu crois que ce serait le fait d'un Esprit calculateur, mesurant ses dons au compte-gouttes, d'avoir éveillé et de jeter tout ce qui palpite en nous et à côté de nous ? Mais toi, artiste, regarde donc cette vie qui déborde ! »*

Sa main, quittant le volant, montre par la portière les fleurs qui foisonnent aux talus herbeux, et, plus haut, les taillis, les arbres qui frémissent sous un vent léger : « *Ne crois-tu pas que la meilleure langue pour en parler est faite de ces milliers de voix d'une nature qui éclate de sa joie de vivre ?... L'esprit de renouveau est caractéristique de sa personne ! Ah ! l'Eglise a été bien inspirée de célébrer l'aspect créateur de son œuvre dans la liturgie de la Pentecôte !... Ce matin, à la messe : **Envoyez-nous votre Esprit, et tout sortira du néant ! et vous renouvellez la face de la terre...***³ Et ce soir, comment l'hymne des Vêpres l'invoque-t-elle, sinon en l'exaltant comme une source de vie : **fons vivus, et comme un feu : ignis...** »

Sériac regarde son chauffeur avec une surprise accrue : le langage est d'un moine ; mais la coupe du vêtement, d'un homme élégant ; et ce curieux composé humain laisse derrière lui une

³ Alléluia de la messe de Pentecôte : cf. Ps. 103, 30.

importante maison d'affaires pour monter, en bourgeois renté, vers un week-end familial !... Une fois de plus, l'ami se pose la question : qui donc, ou quoi donc a modelé ainsi ce type ?

Mais la question reste sans réponse et la voiture continue à grimper au milieu des sapinières.

« *Aimes-tu les champignons ?* demande Louis-Jean sans transition. *Il y en a d'excellents de ce côté. Nous pourrions peut-être y aller demain s'il n'a pas trop plu cette nuit.* »

La terre sent bon. Est-ce le souffle, sur elle, de ce Saint-Esprit invoqué ?... ou l'haleine des champignons enfouis sous ses mousses ?... ou l'étonnante simplicité de l'homme qui parle si naturellement de l'un et des autres pour les mêler dans une vie commune ? Mais Pierre se sent brusquement allégé. Il regarde cette nature qu'on lui dit ressembler, au fond, à une salle garnie de glaces dans lesquelles se refléterait l'image d'un maître de maison. Et s'il ne perçoit pas le Maître, du moins regarde-t-il le miroir, dans l'espérance de l'y voir apparaître un jour.

Les minutes coulent... Après un tournant, Louis-Jean annonce : « *Nous allons arriver. En abordant La Verdière de ce côté, nous tombons tout de suite sur la maison, sans passer par le village.* »

Pierre Sénac éprouve alors l'impression d'aller vers un destin inconnu qui peut être grave. Et, de toute sa bonne volonté offerte, il ne sait à quoi, il se laisse emporter sur cette route, blanche encore, au milieu des coteaux déjà assombris.

*

CHAPITRE II

Lorsque les freins grincent devant une grille enlacée d'un buisson de roses, la nuit avance au-devant des voyageurs. A quelques mètres, derrière l'écran fleuri, une curieuse petite maison semble se cacher plutôt que se montrer : sous un toit coquet, un unique rez-de-chaussée avec une porte et deux seules fenêtres provoque la muette surprise du peintre : « *Si petite pour abriter tant de monde ?... Et pourtant jolie avec cette façade un peu inégale qui a l'air de s'amuser de mon étonnement et qui ressemble... à quoi donc, voyons ? mais oui, à un visage, avec les deux yeux de ses fenêtres, deux yeux mi-clos, pour le moment, et sans lumière. Où donc se tient la famille ? Cette candide habitation réserverait-elle des imprévus ?* »

Louis-Jean a fait descendre son ami ; et celui-ci, soudain intimidé, demande :

« *Annonce-moi d'abord. Je n'entrerai qu'ensuite. Si j'allais gêner ?...*

- *Tu rêves, mon vieux ! On t'attend avec joie.*

- *Comment le sais-tu ?*

- *J'ai téléphoné de Charlieu, après notre rencontre à l'abbaye : oh ! nullement parce que je craignais de te voir gêner, comme tu dis, mais pour que ta chambre soit prête et que tu te sentes chez toi, dès l'arrivée. Ils se réjouissent tous de te retrouver, car... »*

Impossible de continuer : du jardin tapi derrière la grille vient de surgir une petite boule aux cheveux de soie qui sent la fraise et le foin, et qui s'abat dans les bras de Lanel en criant : « *Papa chéri ! ... Mon papa chéri !...* »

Lui, a enlevé la petite boule d'un grand élan et la mange de baisers.

Curieusement, l'artiste enregistre un nouvel aspect de son Louis-Jean : si tendre, si délicatement passionné qu'il en oublie

l'univers devant ce bambin de trois ans. Il faut que ce soit le bambin qui se ressaisisse le premier : « *Alors, c'est le monsieur ?...* » dit-il en désignant le visiteur d'un doigt blanc dont l'extrémité se gante d'une vague couleur de chocolat, qui pourrait aussi bien être de la confiture.

Et, poliment, il présente :

« *Moi, je suis Domi !* »

- *Dominique !* achève le père dans un éclat de rire qui le rend tout à coup très jeune. *Et tu l'aimeras, le monsieur, dis, chéri ? car c'est un grand ami.* »

Le petit toise l'inconnu d'un coup d'œil qui révèle des profondeurs inattendues : « *Oui, je l'aimerai !* » promet-il avec conviction.

Et, glissant des bras de Louis-Jean, il vient mettre avec solennité sa petite patte sale dans celle de Sériac.

« *Mais où donc est tout le monde ?* réclame Lanel. *Est-ce que vous dormez déjà dans cette maison ?* »

- *Ecoute, annonce le bambin, Mami a fait une tarte aux fraises qui est bonne..., bonne ! Elle est à la cuisine, en train de surveiller le four. Et Papi cueille des cerises.*

- *A cette heure-ci ?*

- *Il avait peur que Mami en ait pas assez dans le compotier. Il a dit : Je vais en chercher. J'ai dit : Papi, je vais avec toi. Mais j'ai entendu l'auto et j'ai couru.*

- *Il n'est pas monté sur l'écharisson⁴, au moins ?*

- *Non ! Tamta a dit... Mais la voilà, Tamta !* »

La porte de la petite maison s'est ouverte, et une grande jeune fille s'avance.

« *Ah !...* » fait Louis-Jean d'un air soulagé, comme si cette forme féminine apportait avec elle l'accueil, le repos, et la réponse à toutes les questions.

Il s'est avancé. L'ami le suit. Et la rencontre a lieu au pied des trois marches d'escalier qui accèdent à l'entrée... « *Une forêt de*

⁴ Echelle rustique faite d'une longue perche traversée de barreaux.

cheveux couleur de blé mur..., des yeux couleur de noisette dorée... » : oui, cela appartient toujours bien à Anna Lanel. Mais les cheveux encadrent aujourd'hui un profil si pur !... et dans les yeux danse une flamme si chaude !... La fillette a tenu ses promesses de beauté, et au-delà ; car, de cette beauté, se dégage, dans un sourire pourtant très frais, une sorte de gravité qui impose le respect avant l'admiration... Elle parle, et sa voix aussi est à la fois très jeune et posée :

« *Ah !* dit-elle avec simplicité, après avoir, comme son neveu, enveloppé le voyageur d'un seul coup d'œil, *c'est bien toujours le même Pierre !*

- *Mais vous n'êtes plus la même, vous, Anna.*

- *Non : c'est Tamta,* explique Domi qui vient se serrer contre elle, comme s'il craignait qu'on la lui enlevât.

- *Il a raison !* approuve la jeune fille d'une bouche qui rit en même temps que ses yeux : *une tante n'est plus une fillette. Mais, sous la tante d'aujourd'hui, vous retrouverez l'Anna d'autrefois.* »

Accueillante, elle tient la porte ouverte et avance la main vers un bouton électrique :

« *Entrez donc...*

- *N'allume pas !...* supplie Louis-Jean : *avec ce qui reste de jour, je voudrais que Pierre se fasse une idée, déjà, de la vue qui l'attend ici... Allons tout de suite sur la terrasse.* »

Le trio, augmenté du gamin, envahit le vestibule inattendu de la petite maison : des portes partout... cinq... six... mais oui ! et qui vont où donc, puisque la façade ne comporte que deux fenêtres ?... Et puis, un pittoresque escalier de bois garni de tapis clairs qui, narguant l'habitude des autres demeures, descend ici au lieu de monter ! La maison commence à livrer son secret : elle doit être tout en terrasses à l'arrière. Champignon ramassé sur la rue, elle défend contre les passants indiscrets une intimité dont la fréquentation seule peut donner la clé. Au fond du vestibule, faisant harmonieusement corps avec l'escalier vieillot, une fenêtre

jumelée, encadrée de rideaux « *bonne femme* », semble un décor de théâtre sur une vue de montagne.

Conquis, l'artiste voudrait s'immobiliser là ; mais son ami ouvre une porte à gauche et l'entraîne. Vaguement, il entrevoit une salle à manger où un couvert accueillant attend ses convives, et, par une large baie, la salle s'ouvre sur la terrasse annoncée qu'il gagne dans une exclamation de joie.

Le jour meurt, hélas ! et les nuages qui chevauchent l'immensité du ciel hâtent sa chute. Mais il reste encore assez de pâle lumière pour apprécier la dégringolade d'un délicieux jardin vers une mystérieuse gorge... Au-delà, plusieurs plans de montagnes, les uns boisés de sapins, les autres habillés de vert plus clair, dans une fantaisie qui n'a d'égale que sa majesté. Entre les plans superposés, des vallées se creusent. Çà et là, des lumières isolées se piquent à la manière d'étoiles tombées... Très loin, à gauche, un halo indique que la ville de Roanne commence, à la clarté de ses ampoules électriques, sa vie nocturne... Mais, ici, tout est tranquillité, sérénité totales ; et, lorsque le soleil est de la fête pour caresser ce site et ce ciel, quelle admiration ne doit pas étreindre ceux qu'opprime toujours une beauté trop pleine !

« *Tu ne regrettes pas d'être venu ?* » murmure tout bas Louis-Jean, à la manière dont il parlerait dans un temple.

Mais Pierre n'a pas le temps de répondre. Brusquement, derrière eux, la salle à manger s'illumine et une voix d'homme interpelle cordialement : « *Eh ! mes enfants !..., est-ce exprès que vous restez dans la pénombre ? Vous êtes tous là ?... et nos voyageurs sont bien arrivés ?* »

Les yeux cillants, les trois jeunes gens se retournent vers le couple qui vient d'entrer. Est-il vraiment besoin de refaire les présentations ?... Le Parisien retrouve le ménage d'il y a vingt ans, patiné par les saisons, mais dont l'âme identique sourit, chez lui dans son regard d'honnête homme, chez elle dans son charme de bonté toujours en quête de faire plaisir à quelqu'un.

« *Monsieur Sériac..., cher Monsieur Sériac..., comme on est heureux de vous revoir !* disent-ils l'un après l'autre avec effusion de leurs deux mains largement ouvertes.

- *Et moi donc, si vous saviez !... Mais vous n'allez pas me dire Monsieur. Vous vous souvenez que je m'appelle Pierre ?*

- *Est-ce qu'on oserait ?... Vous êtes devenu un peintre célèbre !*

- *Anna a osé tout de suite : et c'est elle qui est dans le vrai. La célébrité est si peu de chose, ce soir surtout, en face du passé qui remonte de la mémoire au cœur.*

- *Alors, nous dirons Pierre !* promet Mme Lanel, dont la délicatesse saisit tout de suite de quelle atmosphère familiale l'artiste est avide. *Voulez-vous descendre maintenant dans votre chambre qui est à l'étage au-dessous ou bien...*

- *Puisque tout le monde s'est retrouvé et reconnu, interrompt Louis-Jean, je vous demande dix minutes pour ranger et vérifier la voiture au garage. Après quoi, nous pourrons nous mettre à table, n'est-ce pas, maman ?*

- *Oui, la soupe est prête. »*

Stupéfait, Sériac regarde autour de lui. Les habituelles cérémonies d'une arrivée sont bien closes, et la table ne comporte que cinq couverts... Où donc est la femme de Louis-Jean dont personne ne parle ?... Est-ce que la petite maison aurait recélé sa tragédie familiale : un divorce ?... ou du moins, chez ces gens pieux, une séparation ?...

« *Papa, crie Dominique à côté de lui, je vais avec toi au garage.*

- *Non, chéri !* commande la grand'mère : *au dodo, à présent.*

- *Pourquoi si vite ?*

- *Il a été un peu malade cet après-midi et ...*

- *Malade ? ... Qu'est-ce qu'il y a ? »*

Le père, qui marchait vers la porte, s'est retourné, visiblement bouleversé : qu'un tel incident provoque une telle réaction ne

prouve-t-il pas la sollicitude de l'homme, doublée en l'absence d'une maman ?

Déjà, Mme Lanel rassure son fils :

« *Ce n'est rien : le petit bandit avait mangé trop de cerises. Maintenant qu'il s'est débarrassé du surplus, tout est fini.*

- *Tu es sûre qu'il n'a pas de fièvre ?... Vous avez pris la température ?*

- *Naturellement. Sois tranquille !* confirme Tamta. *Je vais le coucher et tu iras l'embrasser ensuite. Cours vite au garage, mon ami. »*

De son côté, la grand'mère retourne à la cuisine, laissant l'hôte aux soins de son mari. Mais l'œil d'artiste de l'hôte s'accroche à présent aux détails de cette salle à manger moins que banale.

« *Comme vous avez su allier ici le confort à la beauté sobre qui convient à ce cadre !* » constate-t-il la main tendue vers la large baie qui, de jour, doit commander l'harmonie de l'ensemble.

La pièce, en effet, est spacieuse, sans aucun de ces encombrements modernes qui, en général, embarrassent le regard au lieu de le satisfaire. Un grand bahut accueille la vaisselle fleurie. Plus loin, une table offre son téléphone et son appareil de T. S. F. aux usagers à côté d'un meuble dont Sériac ne reconnaît pas l'usage.

« *C'est le dernier modèle d'électrophone, explique le cicerone. J'ai justement acheté, il y a peu de temps, la **Messe de Requiem** de Berlioz, en 20 disques, que je vous ferai entendre un de ces soirs. »*

De grands rideaux de cretonne à longues fleurs ajoutent à la clarté de la pièce : ils drapent les chaises, les petits fauteuils anciens dont la forme arrondie doit caler délicieusement le corps abandonné au farniente. Aux murs, quelques belles peintures. Au plafond, les poutres apparentes dont le caractère volontairement rustique s'accorde à toute la salle, et se complète par la belle

cheminée d'angle qui chatoie sous ses briques vernissées et sa ferronnerie d'art.

Oui, cette salle à manger n'est pas banale, et sa cheminée, à elle seule, lui donnerait du cachet avec les deux statuette antiques qui se coulent dans les niches ménagées aux angles. Au-dessus, à la place d'honneur, et bien inattendu ici, sourit un portrait des plus modernes : celui d'une jeune femme brune aux yeux profonds, élégante, racée... Longuement, Pierre Sériac la regarde, attiré par ces yeux-là...

« *Notre chère Edith !* dit à côté de lui, avec une tendre intonation, la voix du vieux monsieur.

- *Edith ?...* interroge le peintre.

- *Oui : la femme de Louis-Jean.* »

Un silence tombe entre eux, rompu soudain par une exclamation de M. Lanel : « *Ah ! mon Dieu..., j'ai la clé du garage dans ma poche et Louis-Jean va la chercher partout. Voulez-vous m'excuser, Monsieur Sériac, je cours la lui porter. J'en ai pour une minute : c'est à côté. Et je vous retrouve ici pour vous conduire à votre chambre.* »

Il revient très vite, en effet, sans que Pierre ait pu résoudre le problème posé : à la manière dont il a parlé de sa belle-fille, il ne s'agit certainement pas de dissentiment dans le jeune ménage. Alors, Mme Louis-Jean Lanel serait-elle en voyage ?... Mais comment oser le demander, maintenant que la conversation est rompue ?

D'ailleurs, son installation dans une pièce aussi curieuse, bien que différente de la salle à manger, occupe et charme le voyageur dès que son hôte, lui faisant prendre l'escalier qui descend au lieu de monter, l'a laissé seul chez lui : un « *chez lui* » conçu également dans un mitigé de confort et d'art. Ici, tout est vert, le divan, les fauteuils profonds de la sieste ou de la rêverie, et les murs sur lesquels courent les étagères de vieux bois. Mais d'autres fauteuils plus droits invitent au travail devant une table carrée. La cheminée, ancienne aussi, promet des hivers délicieux quand les

grands rideaux fleuris, différemment de ceux d'en haut, ont clos la fenêtre de côté.

Ce qui attire cependant en cette saison l'heureux occupant de cette jolie garçonnière, c'est la porte vitrée qui s'ouvre sur une véranda. Il a vite fait d'identifier qu'il se trouve sous la salle à manger et que le merveilleux site entrevu sera son partage. Comme il l'a deviné, la maison est bâtie en terrasses superposées ; la sienne semble être la seconde, entre le quasi-gratte-ciel du haut et une autre pièce en dessous. D'ici, il domine le jardin à la hauteur d'un premier étage, et sur la gauche, un escalier de pierre y donne accès,

« *Qu'on est bien !* constate-t-il, rêvant au grand air devant la campagne maintenant endormie ; *c'est l'installation de choix pour un artiste.* »

Une fine odeur de tilleul monte vers lui. Il doit y avoir, sous la terrasse, une allée plantée d'arbres dont on distingue encore l'élancement...

Et, soudain, sur le sable, entre ces arbres, il perçoit un piétinement, une petite forme qui s'avance, bientôt rejointe par une autre qui la rattrape, l'immobilise. Et des voix s'élèvent :

« *Domi, où te sauves-tu ?* »

Un silence, durant lequel le fugitif évalue s'il vaut mieux mentir ou non, puis il lance :

« *Je vais au garage, Tamta. Je veux revoir mon papa.*

- *Tu le reverras dans ton lit : il viendra t'embrasser tout à l'heure.*

- *Je veux aller au garage, moi !* »

Un sanglot de colère, plus que de douleur, ponctue l'affirmation. Les symptômes d'une crise de larmes sèches qui va tourner à la rage se dessinent.

Avec calme, la tante argumente :

« *Tu avais promis de te coucher aussitôt après l'arrivée de ton père ; tu sais qu'on t'a permis de te lever ce soir à cette seule condition ?... Le sais-tu, Domi ?*

- *Oui, mais je veux aller au garage.*
- *Alors, tu ne tiens plus tes promesses ?*
- *Je veux aller au garage,*
- *Alors..., tu n'es plus un honnête garçon ? »*

Ce bambin a l'habitude, évidemment, d'être traité par le raisonnement. Mais ce soir, le raisonnement n'a pas de prise sur lui : « *Je veux plus être un honnête garçon, hurle-t-il. Je veux aller au garage !* »

Eh !... eh !... cette petite nature promet ! Comment sa tante pourra-t-elle bien s'y prendre pour avoir le dessus ?... Curieux, Sériac se penche pour ne rien perdre de la scène. Et la scène évolue de façon inattendue : « *Ecoute, Domi, place la jeune fille entre deux hurlements, écoute... que je te dise quelque chose... et après... tu décideras ce que tu voudras.* »

Pendant quelques secondes, les spasmes de colère font trêve. Mais on sent à bout la patience du petit rageur qui devient arrogant : « *J'écoute..., mais dépêche-toi.* »

Lentement, cependant, la voix grave prononce : « *Tu sais que, lorsque tu désobéis, tu fais de la peine à ta maman... Si tu veux désobéir, tu es bien libre...* »

C'est tout ; et cela suffit sans doute. On entend encore quelques brefs sanglots que le gamin ravale avec une énergie touchante... Dans un brusque revirement, sa petite forme falote se rapproche de la longue forme en attente. Toutes deux se coulent en une seule ombre qui regagne la maison ; mais comme, la main dans la main, en bon accord maintenant, tante et neveu vont disparaître, le curieux du premier étage entend encore la petite voix fraîche : « *Tu le diras pas à maman, dis, Tamta ?... Puisque j'ai obéi, tu lui diras pas ?* »

Une porte qui claque intercepte la réponse.

« *Mais alors elle est ici ?... se demande le peintre de plus en plus intrigué..., malade peut-être ?... immobilisée derrière une de ces portes ?... Pourquoi, cependant, n'en parle-t-on pas ?... Il*

faudra que j'en aie mon cœur clair ! Mais à qui poser la question ? »

A qui ? sinon à cette étonnante Tamta qui semble tenir une telle place dans la maison, qui se révèle si fine éducatrice, et qui lui inspire la même confiance irraisonnée ressentie par lui à l'abbaye en face de son frère ! Ils sont bien, l'un et l'autre, de cette race d'ici au charme solide qui accroche la sympathie et promet la sécurité.

Tout en procédant à une rapide toilette dans la salle de bains qu'on a mise à sa disposition à côté de la chambre verte, il calcule :

*« Quel âge peut-elle bien avoir ?... Vingt-quatre ou vingt-cinq ans, pas plus... Cela fait combien d'années, au fait, que nous étions au collège avec Louis-Jean ?... Dix-huit ?... dix-sept ?... Et elle avait quelque trois à quatre ans de moins que nous... Mais il existait encore un autre frère, beaucoup plus âgé que nous tous et qu'on ne voyait presque jamais : il devait faire alors son service militaire ; et nos dix ans le considéraient comme un **vieux** ! Qu'est-il devenu, celui-là ?... Sans doute un patriarche vivant sa maturité en quelque coin de la vaste France ?... Pour en revenir au trio de notre génération, tout de même, Louis-Jean, Anna et moi, nous ne sommes pas encore tellement vieux... Allons, tant mieux ! »*

Pourquoi ce « tant mieux ! » dont il sourit ?... Pourquoi ce brusque besoin de se sentir jeune et de revoir les chers hôtes de l'étage au-dessus ?

Il abrège son installation pour remonter plus vite, croise dans l'escalier le vieux M. Lanel qui revient de la cave avec une bouteille poussiéreuse dans les mains, et, de nouveau, il se sent entouré par cette exquise courtoisie d'un autre âge qui, de paroles et de gestes, sait créer aux invités d'une maison l'atmosphère épanouissante : « *Louis-Jean n'est pas encore là, mais il ne saurait tarder. La T. S. F. est à votre disposition, Monsieur*

Pierre... ou plutôt Pierre, et je vais vous passer les journaux d'aujourd'hui... Installez-vous ; vous êtes chez vous. »

Il pousse la porte de la salle à manger où, debout devant le bahut, Anna, qui a sans doute fini de procéder au coucher de Domi, dresse sur un plat à gâteaux la tarte aux fraises annoncée tout à l'heure.

« Ah ! tu es là, petite ?... Alors, je t'amène notre ami, et je vais voir si Mami n'a pas besoin de moi à la cuisine.

- Etes-vous donc cuisinier, Monsieur Lanel ?

- D'eau douce ! oui ; mais, à la campagne, on a si peu de service que j'aide ma femme et ma fille. A tout à l'heure ! »

C'est dit avec une simple bonne grâce : de ce vieux ménage s'exhale la paix des consciences sans trouble et des vies réglées auxquelles Pierre est si peu habitué dans le tourbillon de ses relations parisiennes. Continuant la tradition, avec un rien de fantaisie en plus, leur fille n'aura-t-elle pas la même conception de l'existence ?... Il la regarde, élégante sans snobisme ; et l'envie lui vient de pénétrer dans son intimité... Elle, cependant, cherchant tout de suite ce qui peut l'intéresser, le ramène vers la terrasse à présent toute noire. Les nuages se sont déchirés ; une vaporeuse écharpe, qui n'est pas encore la pluie, flotte sur le paysage sans l'intercepter complètement :

« Quel dommage ! regrette-t-elle, nous n'aurons pas d'étoiles au ciel ce soir, mais ne soyez pas inquiet : dans cette saison, le mauvais temps ne dure pas, et la pluie de cette nuit ne fera que rendre le ciel plus clair demain. »

Il ne l'écoute guère et, brusquement, prend son parti : *« Anna, j'ai commis une indiscretion tout à l'heure. Du haut de ma terrasse, j'ai assisté à la petite scène que vous faisait Domi.*

- Oui ?... Il est un peu dur. Nous sommes obligés de le tenir ferme. Mais son cœur est si riche qu'il ne m'inspire guère d'inquiétudes.

- Et... pardonnez-moi si j'ose vous demander quelque chose : où donc est sa maman ? »

Elle se tourne vers lui ; mais l'ombre cache l'expression des visages. Il ne perçoit qu'une voix calme qui, très simplement, répond par une autre question : « *Ne saviez-vous pas qu'elle est morte ?* »

La surprise le rend muet un long moment, durant lequel elle ne dit rien non plus ; puis il reprend, à la manière d'un reproche :

« *Et vous en parliez à ce petit au présent, comme d'une vivante ?*

- *C'est qu'elle reste vivante pour nous, comme pour lui : les morts ne sont que des absents provisoires ; ne le croyez-vous pas ?*

- *Mais l'enfant vous a demandé de **ne pas lui dire**... Il pense donc que vous la voyez ?*

- *Non. Il sait que nous lui parlons dans la prière, et il estime que les grandes personnes doivent le faire mieux que lui, pauvre chéri qui s'essaye seulement à prier, comme à vivre.*

- *Et vous entretenez ainsi chez lui le culte de sa mère ?...*

- *Naturellement : c'est justice !* »

Tout bas, elle ajoute : « *Et c'est douceur pour tous.* »

Elle le sent étonné et croit devoir expliquer :

« *Si vous aviez connu l'exquise créature qu'était notre Edith : assez de la terre pour nous enchanter tous ; assez du ciel pour que Dieu la reprenne très vite après la naissance de son premier enfant. Avec Louis-Jean, ils formaient un de ces ménages pétris d'un tel amour que la mort ne saurait l'anéantir : elle ne fait que le transposer.*

- *Il a dû être fou de désespoir ?*

- *Vous dites bien le mot : nous avons craint, un instant, qu'il en perde la raison. La coupure a été si brusque qu'elle l'amputait en même temps, lui !... Et puis, il s'est remis à vivre avec sa blessure, mais d'une autre manière qu'avant : il a haussé sa vie. Si vous avez un peu causé avec lui, vous aurez pu vous rendre compte de sa valeur d'âme : c'est à Edith, morte, qu'il la doit.* »

Une grande compassion envahit le cœur affectueux de Sériac ; devant lui, le paysage tremble, comme intercepté par un rideau de larmes : est-ce la buée de ses yeux ?... ou celle du ciel ?... ou toutes les douleurs enfermées jadis dans la petite maison qui viennent refluer sur lui ?

« Une chose m'étonne, murmure-t-il, c'est qu'il ne m'ait pas du tout parlé d'elle.

- Est-ce qu'on peut évoquer tout de suite et banalement ce qui, pour vous, revêt un caractère de douleur sacrée ?... Je ne le pense pas. Mais, plus tard, quand il sentira votre pensée acclimatée à la sienne, il vous en parlera certainement. Et vous serez émerveillé de la qualité de son amour. »

Tout bas, Pierre s'émerveille déjà de la qualité de cette psychologie de jeune fille. Est-ce la fréquentation de la douleur fraternelle qui l'a haussée, elle aussi, au-dessus du commun ?... ou ses responsabilités de tante, prises à cœur devant un berceau privé des sollicitudes d'une maman ?... ou bien, ses vingt-quatre ans auraient-ils déjà bu à la coupe d'autres souffrances qui affinent et qui sculptent les êtres, même très jeunes ?...

« Il est encore autre chose que je ne comprends pas, reprend-il : Louis-Jean m'a dit, sans s'expliquer davantage, qu'il était heureux ; et, le croyant comblé des trésors de la famille, de l'amour, de la situation, de tout ce qui constitue les biens de la vie, j'avoue que je l'ai envié moi qui, sous des apparences - disons honorables ! - reste un errant en quête de bonheur.

- Naturellement, il est heureux ! approuve Anna sans relever la dernière phrase, puisqu'Edith l'aide à rencontrer Dieu et qu'il en vit avec elle, dès la terre.

- Heureux, d'une vie désincarnée, très haute, je vous l'accorde, mais inhumaine, puisque la divinité se tient si loin de nous.

- Comment pouvez-vous penser cela ?... L'au-delà est si proche quand, l'amour établissant le lien, Dieu se mêle aux détails les plus humbles de nos existences.

- *Le croyez-vous vraiment ?*

- *Je ne le crois pas seulement : j'en vis.*

- *Chaque jour ?*

- *Mais oui, chaque jour. Et papa et maman comme moi. Et vous aussi, si vous vouliez. Et tous les chrétiens !... Seulement, la grande tristesse c'est que, dans le relâchement actuel de la foi, on en perd la conscience.*

- *Si c'était vrai, quel mystère n'enfermerions-nous pas chacun en nous-même !*

- *Comme vous avez raison !... un profond mystère qui porte en germe tout le royaume des cieux sur la terre puisque nous sommes, pourvu que la grâce nous habite, des temples du Saint-Esprit.*

- *Le Saint-Esprit ?... s'exclame Sériac brusquement dressé, voilà déjà le nom que votre frère avait à la bouche ce soir !... Vous en parlez, et de lui, et de vos morts, comme s'ils allaient surgir de la pièce à côté et pousser la porte...*

- *Non ; pas même de la pièce à côté : ils sont avec nous !*

- *Mais, vous rendez-vous compte que vous êtes formidable ? »*

A son tour, elle s'est redressée au-dessus de la balustrade sur laquelle elle s'accoudait, devant ce large pan de ciel invisible et qui, pourtant, est là :

« *C'est vous, Pierre, qui êtes formidable de vivre au milieu des merveilles de l'amour sans avoir l'air de vous en apercevoir. Nous sommes logiques, nous, en face de notre caractère de baptisés ; et vous, pas du tout. Pourquoi ? »*

Elle ne lui a pas posé la question, comme l'a fait son frère : « *Etes-vous croyant ?* » Sa psychologie féminine a deviné l'insatisfait à la recherche d'une vie autre que sa vie, et elle a lu Pascal : « *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé...* » D'un bond, elle atteint le problème là où il gît. Et, sans crainte d'être indiscreète, pas plus que lui, tout à l'heure, ne s'en est préoccupé, car leurs âmes s'accrochent déjà sur un plan supérieur, elle continue :

« Pourquoi avez-vous peur de Dieu ?... et pourquoi n'osez-vous pas l'aborder ?

- Rien, dans ma vie mondaine, ne m'a préparé à la conception de ce Dieu proche... Je suis un pauvre homme, pétri de tentations...

- Que vous ne surmonterez pas tout seul !... Mais lui peut les brûler comme feu de paille.

- Et puis, me livrer serait me laisser étouffer. Si vous saviez quel besoin foncier de liberté palpite en moi !

- Mais rien n'est plus libre qu'un travail en coopération avec le divin... Etouffés par le Saint-Esprit ?... Allons donc ! vous voulez dire, au contraire, dilatés puisqu'il est chaleur et lumière. Dans nos ascensions d'âmes, il joue le rôle de sculpteur, c'est vrai, et nous de matière sculptée, mais matière libre, consciente ; et la statue de notre sanctification ne peut monter qu'avec notre pleine collaboration. »

Doucement, et très féminine, elle reprend après un silence :

« Vous, si artiste, n'avez-vous donc jamais eu envie de voir monter en vous cette statue-là ?

- Si !... mais j'ai peur d'être rebelle au travail. Ma fantaisie, mon indépendance sont telles que je n'ai jamais su plier devant personne.

- Sans doute parce que vous n'avez pas rencontré le maître qui vous convenait ?... Ne pensez-vous pas qu'il en est ainsi de beaucoup d'entre nous : on se croit indomptables, à cause de ce sens de l'absolu qui réclame part entière au milieu de la relativité de la vie ; mais, justement, si l'on arrive à étreindre le maître de cet absolu, les obstacles tombent ; et il n'est plus que de suivre ce maître avec docilité. »

Est-ce son histoire à elle ?... Pour comprendre si bien les besoins d'un Pierre Sériac, ne faut-il pas les avoir vécus ? mais où ? et comment ?... Et quelle étrange conversation se noue donc là, sur ce belvédère, au soir d'une arrivée de week-end, entre ce jeune homme et cette jeune fille !... Quand il a accepté l'invitation

du camarade retrouvé, le peintre parisien croyait-il aller au-devant d'un tel débat ?

Entré dans celui-ci à la suite de cette curieuse fille qui l'attire et l'intrigue, il ne s'étonne même plus de s'entendre demander :

« Parlez-moi de votre Saint-Esprit : comment peut-on l'atteindre et le fréquenter ? »

- Par ses dons, différents d'ailleurs, selon nos besoins. Il me semble que, pour vous, en ce moment, c'est le don de Science qu'il faut lui demander.

- Où puisez-vous ce diagnostic ?

- Dans le vieux catéchisme, auquel on revient toujours.

- Et ce don de Science, en quoi consiste-t-il ?

- A s'élever vers Dieu en fonction des créatures. Pour un artiste, ne semble-t-il pas naturel de mettre à la base de vos affirmations la beauté des êtres et des choses sur lesquels vous avez à travailler ? Ainsi va-t-on du visible à l'invisible. Seulement, la séduction des créatures est telle...

- Qu'elle me détournera du chemin entrevu ?... Et l'entreprise tournera court. »

Il essaye de rire, mais elle ne le suit pas sur ce terrain :

« Dieu ne permettra pas que vous vous bloquiez si vous mettez de la bonne volonté à franchir le tournant. Et c'est justement l'objet du don de Science de vous y aider.

- Expliquez-moi comment ?

- Non. Vous finiriez par me trouver pédante ! J'aime mieux prier pour vous l'obtenir.

- Pédante ?... vous ? oh ! jamais. »

Il s'arrête, sur le point d'ajouter : *« Il y a trop de charme simple en vous ! »*

Mais cela ressemblerait à un madrigal ; et ils ont laissé si loin derrière eux, depuis un instant, le plan des mondanités !

Doucement, il insiste :

« Imaginez que je suis un enfant du catéchisme à qui vous expliquez les effets du don de Science.

- *Ce serait peut-être plus facile à un enfant qu'à vous.*

- *Alors, mettez-vous carrément en face de mon cas, le cas Pierre Sériac, peintre, et dites-moi ce que je peux attendre de ce don ?*

- *Ce que vous pouvez en attendre, reprend-elle lentement, en pesant ses paroles, mais... de déchiffrer Dieu dans ses œuvres, à la lueur qu'il projette sur la nature sensible. Il y a, dans toute la création, un mystérieux symbolisme ; et c'est le don de Science qui en apporte la clé. »*

... Brusquement, derrière les causeurs, une ombre surgit, une ombre bien vivante, et qui s'exclame : « *Mon pauvre Pierre, excuse-moi : j'ai été plus long que je ne l'aurais voulu ; et tu dois mourir de faim ?* »

Ni le peintre ni la jeune fille ne trouvent d'abord rien à répondre, tant la transition s'avère brutale entre ce qu'ils disaient et ce que Louis-Jean, maintenant, vient dire là. Du fond de la mémoire de Sériac monte la réminiscence d'une parole, la seule qui convienne en ce moment : « *L'homme ne vit pas seulement de pain...* »⁵ Et Anna complète :

« *Il paraît que tu as parlé du Saint-Esprit, ce soir, à ton ami ? Je continuais...*

- *Parfait !* » ponctue Louis-Jean, enveloppant le reste de sa pensée et de sa phrase dans un silence approbateur.

Le frère et la sœur semblent trouver cela très simple ; mais l'artiste, une fois de plus, s'étonne et s'angoisse :

« *Je ne suis pas au point... Je cherche... Vous m'embarquez tous deux dans la contemplation quand j'ai soif de réalités.*

- *Mais la contemplation colle au réel, plus et mieux que n'importe quoi.*

- *Cependant..., donnez-moi du concret... Tenez, votre Saint-Esprit, où donc est-il, pour vous, et pour moi, ce soir ?*

⁵ Cf. Mt. 4, 4 ; Dt. 8, 3.

- *Partout !* affirme Lanel : *L'Esprit de Dieu remplit toute la terre, dit l'Écriture Sainte*⁶. *Et l'Écriture ne trompe pas : dans l'Office de la Pentecôte, aujourd'hui, comme dans le clair regard de mon fils que je viens d'aller embrasser, c'est lui qui m'a salué.*

- ... *comme dans toute cette nature où vous apprendrez à le lire, si peu que vous y mettiez de bonne volonté !* promet Anna dont les yeux fouillent l'obscurité.

- *Vous m'aidez ?* »

La demande a jailli spontanément. A qui s'adresse-t-elle ?... à la jeune fille mystérieusement informée, ou à l'homme instruit par la souffrance ?... C'est elle qui répond : « *La vie quotidienne est maîtresse d'enseignement plus que nos discours. Cependant, il y a un minimum de connaissances de l'esprit qui aide à l'ascension de l'âme.* »

Et, sans transition, comme si ceci découlait de cela : « *Louis-Jean, si nous faisons faire à ton ami la connaissance de M. le curé et de Mlle Lise ?... On les inviterait demain soir à prendre le café. Papa et maman ne demanderont pas mieux.* »

Le peintre n'a pas le temps de réclamer une explication, car, du fond de la salle à manger, on les appelle à présent : « *Vous êtes tous prêts ?... Alors, à table ! J'ai fait une soupe paysanne avec les jeunes légumes de la saison : j'espère que notre Parisien aimera cela ?* »

Le fumet accompagne la présentation ; et, dans une reposante atmosphère familiale, chaque convive gagne sa place. Sur la cheminée, du portrait d'Edith Lanel, sort un sourire qui semble envelopper gens et choses d'une protection : la petite maison a livré ses secrets humains au visiteur ; elle semble maintenant toute claire ; et, pourtant, n'abrite-t-elle pas ce monde mystérieux des âmes autour desquelles souffle le Saint-Esprit ? Et tout est-il vraiment si simple ?...

Le peintre se le demande tandis que la maîtresse de maison, avant de verser la soupe dans les assiettes fleuries, demande à ce

⁶ Cf. Sg. 1, 7 : antienne d'introït de la Pentecôte.

Dieu qu'elle estime proche, en un court et substantiel *Benedicite*, de « *réparer leurs forces à tous, afin de le mieux servir* ».

*

CHAPITRE III

Les pronostics sur la limpidité de l'atmosphère se sont réalisés ; et le lendemain, c'est d'un pas allègre, dans une clarté de ciel bien lavé, que les habitants de la petite maison partent à la découverte des champignons... Pas tous, cependant : brusquement, Louis-Jean a été appelé à Charlieu pour une affaire mystérieusement urgente qui a semblé mécontenter Tamta ; mais il reviendra ce soir. Pourvu de jambes trop petites encore pour la course à fournir, Domi est resté à la maison avec sa grand'mère qui lui a promis, en guise de consolation, une mirifique cueillette de cerises :

« *Des cerises tapées, comme on en trouve après la pluie, tu sais, chéri ?... Il y en a beaucoup. Et j'aurai besoin de toi pour en rapporter du verger un plein panier.*

- *Oui, Mami. Peut-être qu'on en trouvera plus que, les autres, de champignons ?... On verra qui en aura le plus gros tas ! Alors, dépêchons-nous... »*

La compétition ainsi posée, chacun a tiré de son côté, papi, sa fille et le peintre vers les forêts lointaines. Et comme on passait devant la cure, voisine de la propriété Lanel, on y est entré avec cette familiarité campagnarde qui simplifie la vie : « *Venez-vous avec nous aux champignons ? »*

Ainsi Sériac a-t-il fait rapidement la connaissance des amis qu'on retrouvera ce soir autour de la tasse de café promise : l'abbé Girard et sa sœur, vieille demoiselle aux souriantes allures et aux yeux vifs. Pour le moment, celle-ci, seule, a pu accompagner le trio, le pasteur n'ayant pas le temps de muser, même en ce lundi de Pentecôte.

Tous les quatre sont partis joyeusement, Papi à la manière d'un collégien en vacances, sac de toile à la main, faisant sonner sa canne sur la route du village, et amicalement salué, au long de celle-ci, par tous les passants.

De droite et de gauche, on percevait des bruits de métiers, sortis de ces ateliers ruraux où se tissent les cotonnades : même en ce jour férié, certains petits patrons travaillaient, soit pour le plaisir - car ces artisans aiment leur métier ! - soit pour parer à une commande pressée. Et c'est alors que s'est produit un incident qui a stupéfié le peintre : « *Ah ! Monsieur Lanel ?... a tout à coup appelé un homme, du seuil de sa maison, ça tombe bien que vous passiez : je voulais justement vous parler d'une commande que m'a faite votre belle-fille.* »

Quelle belle-fille, puisque la femme de Louis-Jean repose au cimetière qu'on aperçoit entre les arbres ?...

Le vieux monsieur est entré, suivi de Sériac, curieux de voir en action la bourdonnante activité de ces mécaniques surveillées par la femme, le fils et deux filles de la maison.

« *Partons plutôt devant, disait Tamta ; il n'y a rien d'intéressant à voir ici : vous imaginez bien ce que peut être le cheminement de quelques navettes infatigables au milieu du fouillis des fils et des courroies de transmission ?*

- *Mais non ; je n'imagine pas du tout !*

- *A Charlieu, nous vous ferons visiter de grands ateliers.*

- *Puisque l'occasion s'offre d'un contact avec l'artisanat rural, j'aimerais en profiter déjà au passage.*

- *Je ne vous supposais pas cette âme éprise de mécanique.*

- *De mécanique ? non ! De l'art qu'elle recouvre, oui. »*

Restées dehors, les deux promeneuses ont annoncé qu'elles partaient en avant. Et c'est dans le bourdonnement des moteurs scandés de déclics métalliques que Pierre a compris, à la conversation tenue à ses côtés, que le frère aîné de Louis-Jean - « *le patriarche !* » - habitait Charlieu et lui était associé pour mener la maison de soieries.

Rien d'étonnant à cela. Mais pourquoi les Lanel n'en ont-ils pas parlé jusqu'alors ? Ce « *patriarche* » et sa femme - ménage vieillissant sans enfants - ne semblent avoir place ni dans la

pensée ni dans la maison des habitants de La Verdière. Et c'est là que réside le point d'interrogation.

Très vite après cet arrêt, M. Lanel et son hôte, reprenant leur marche, ont débouché dans la campagne, encadrés à gauche de taillis, à droite des changeantes perspectives de vallées dans lesquelles les maisons, çà et là piquées, comme les fermes proches, révèlent la terre plantureuse. Une fois l'avant-garde féminine rejointe, on n'a plus eu alors que l'embaras du choix d'un propice emplacement pour se mettre à la recherche des champignons dans la forêt de sapins.

En cela aussi, comme tout à l'heure à l'atelier, Sériac s'est affirmé aussi curieux qu'inexpérimenté. Tandis que Papi, d'un œil exercé, décelait de beaux spécimens, puis se précipitait pour les dégager délicatement de leurs gaines entrelacées de mousse, d'écorces, de terre et de brindilles, Pierre a essayé de l'imiter. A plusieurs reprises aussi, il a cru mener savoureuse récolte. Mais, après confrontation, il n'avait en main qu'un vulgaire incommestible ou une amanite dangereuse ! Alors, quelque peu découragé, il s'est écarté de plus en plus de ses compagnons pour aller à la recherche, lui, des jeux de lumière tamisés par la dentelle des branches d'arbres... Et c'est au milieu d'un fouillis de branchages qu'Anna le rejoint, assez tard, quand sacs rebondis et paniers débordants lui donnent à elle la conscience d'avoir mérité un peu de repos :

« Décidément, Pierre, vous nous avez abandonnés !... Mais que cherchez-vous dans ce taillis ?

- Rien de précis.

- Alors, pourquoi vagabonder au milieu des ronces ?

- Ça m'amuse !... parce que je suis, voyez-vous, un amoureux des routes non tracées... Comme vous, probablement ?

- Moi ? Pas du tout. J'aime, au contraire, les voies sûres.

- Je vous aurais crue fantaisiste.

- Pas tellement. J'ai besoin, avant tout, de sécurité.

- *Vraiment ?... Et c'est pour cela que vous vivez dans le monde irréel de la foi à des choses invisibles ?... et dans celui de l'espérance en des choses inconsistantes ?* »

Inconsciemment, il revient à la conversation de la veille sur la terrasse. Elle doit l'obséder et il essaye de s'en venger en la traitant par l'ironie.

Au vol des mots, la jeune fille saisit l'inquiète souffrance tapie sous leur amertume :

« *Ah ! dit-elle doucement, est-ce donc parce que vous n'avez plus vécu votre foi que vous refusez à celle des autres d'être vivante ?... Est-ce parce que vous avez fait de vos croyances d'enfant quelque chose d'abstrait, de désincarné, que les nôtres ne peuvent se baser sur les plus solides réalités ?*

- *Réalités surnaturelles, je vous l'accorde ; humaines, non.*

- *Au contraire : tout, dans l'humain, est coupé par le point crucial de la foi, même les querelles, les discussions mesquines qui semblent nous en éloigner.*

- *Qu'en savez-vous ?*

- *Je sais !... affirme-t-elle avec une soudaine gravité. Si l'on pousse jusqu'au bout tout ce qui agite les hommes, on s'aperçoit que tout revient à un seul point essentiel : croire et vivre de foi, oui ou non : il n'y a pas d'autre issue !* »

Une tristesse est tombée sur elle qui fait maintenant un pas en avant, comme si la conversation lui devenait à charge : « *Venez-vous, Pierre ?... Père et Mlle Elise nous attendent : il serait temps de rentrer.* »

Ainsi que la veille au soir, Sériac a l'intuition que cette vie limpide de jeune fille pourrait bien cacher d'insoupçonnées souffrances. Sautant par-dessus les jeunes pousses vagabondes qui le séparent de Tamta, il la suit à présent vers les routes tracées. Mais, comme il n'ose plus ramener l'entretien sur la foi et qu'il veut, cependant, ne pas complètement l'abandonner, il s'accroche à l'espérance :

« *Celle-là m'est nécessaire !* dit-il en essayant de rire.

- *Et à nous donc !*
- *Moins qu'à moi.*
- *Qu'en savez-vous ? »*

Une seconde fois, la question a jailli. Elle amène une nouvelle pose et un nouvel embarras. Décidément, Mlle Lanel est, ce soir, sous une inexplicable influence : sereine, oui ; mais d'une sérénité dont le pied s'enracinerait en terre de souffrance.

« Depuis hier, reprend l'artiste, j'ai cherché à concilier cette exquise petite fille - au dire de Péguy - qu'est l'Espérance d'un tas de choses dont nous avons besoin avec ce docte don de Science que vous me souhaitez : et je n'y arrive pas.

- *C'est pourtant bien simple. »*

Un instant, elle cherche ses mots, sans cesser de marcher ; et puis, elle dit lentement :

« Le don de Science est fait pour aider à la croissance de la petite fille.

- *Comment cela ?*

- Parce qu'il ne fait juger des choses créées que par rapport à Dieu.

- *Et alors ?*

- Alors, il montre la vanité des créatures, même leur bonté si relative, quand elles en ont ; et il apprend ainsi à ne faire vraiment fond que sur le Seigneur.

- *Mais c'est affreusement déprimant.*

- Au contraire, là aussi est la route sûre, puisque Dieu est, essentiellement, le motif de l'espérance. »

- *Presque bas, elle reprend : « Le seul motif de l'espérance ! »*

Et comme elle le dit à la manière grave dont elle a prononcé tout à l'heure, à propos de la foi : *« C'est la seule issue ! »*, il se tait, de nouveau embarrassé. C'est elle qui ajoute, en corollaire inattendu : *« Mais, pour que la petite Espérance ne se gave pas de nourritures inconsistantes, comme vous semblez le craindre, il faut qu'elle passe à travers nos expériences quotidiennes comme dans un crible : et cela, c'est quelquefois rude ! »*

L'autre n'a plus le temps de s'étonner : Anna et lui viennent de déboucher sur un espace découvert où, tout près d'eux, tranquillement assis dans l'herbe, leurs compagnons les attendent. Papi, d'un air béat, a croisé les mains sur sa canne dans l'attitude d'un repos bien mérité. A côté de lui, Mlle Lise soupèse son panier avec une évidente satisfaction. La vie habituelle reprend ou, plutôt, elle continue : ce n'est pas parce qu'on a parlé de foi et d'espérance avec une jeune fille curieusement informée qu'elle a perdu aucun de ses droits.

Et l'on revient plus lentement qu'on était parti ; on muse sous un ciel moins clair où voltigent des nuages et vers lequel, timidement, la terre commence à tendre ses ombres.

Au presbytère, on s'arrête un instant pour équilibrer le partage des trésors rapportés : M. le curé, qui semble fin connaisseur, admire le volume et la qualité de ce qu'on lui offre là. C'est un homme d'âge, encore très vert, aux yeux vifs comme ceux de sa sœur, aux mains quelque peu calleuses sous le maniement des outils de son jardin. Et son âme, que vaut-elle ?... On le saura ce soir, car, en ce moment, chaque maîtresse de maison semblant pressée d'aller manier ses casseroles, personne ne s'attarde à causer.

Dans la petite maison, Mami s'extasie à son tour devant les champignons qu'on étale sur la grande table blanche de la cuisine ; et c'est entre elle et son mari une joute exquise d'amabilités, l'un pour dire sa joie d'apporter, et l'autre celle de recevoir. Ce vieux ménage a gardé toute la délicatesse qui a dû autrefois présider à ses fiançailles. Il est reposant. Lui aussi a suivi des routes sûres au cours d'un compagnonnage déjà long à travers la vie.

« Maintenant, je vais vite éplucher cela pour vous faire une bonne omelette aux champignons. Le reste du dîner est prêt. On va se dépêcher un peu, mes enfants, vous savez que M. le curé va venir au dessert ; et son repas ira plus vite que le nôtre. Or, vous rentrez si tard... »

Elle a dit : « ... *mes enfants !* » Pierre, comme les autres, est adopté.

« *Je vais t'aider, Mami, propose le vieux monsieur qui, déjà, brandit un couteau.*

- *Moi aussi !* annonce le peintre. *Je sais faire..., vous verrez, Madame Lanel. Je vous en prie, laissez-moi prouver que je suis moins maladroit pour éplucher que pour cueillir.*

- *Alors, moi, dit Anna, je dresse le couvert.*

- *Inutile : il est mis. »*

Seul, Louis-Jean, qu'on a retrouvé avec satisfaction assis dans un coin de la cuisine, n'offre rien. Il tient sur ses genoux son fils à moitié endormi. Ivre d'avoir trop couru dans le verger, Domi n'a pas tiré le plaisir escompté d'une comparaison entre ses cerises tapées et la cueillette des grandes personnes : il a trop sommeil !... N'ayant fait qu'un mol accueil aux promeneurs, il abaisse à nouveau ses paupières au bord desquelles les cils allongés frémissent, puis s'immobilisent.

La cuisine est devenue un centre d'action. Sur son large fourneau, de discrets grésillis promettent à l'appétit des promeneurs un savoureux repas. Des couvercles mal joints montent des effluves qui mettent d'avance chacun en belle humeur.

« *Et toi, Louis-Jean, es-tu content de ton après-midi ?* interroge le grand-père. *Comment s'est comporté le fameux Balthazar en face de Gillette ?*

- *Un duel froid, à coups de sourires enjôleurs de part et d'autre... Balzac aurait eu de quoi ajouter un nouveau chapitre à sa Comédie humaine !*

- *Il faut vous dire, Monsieur Sériac, explique Papi, qui est ce Balthazar : un gros fournisseur, d'une espèce cocasse et dangereuse.*

- *Oh ! cocasse ?... »*

C'est Anna qui a protesté ; mais elle n'ajoute rien de plus.

« Si ! si..., renforce Louis-Jean, *papa a raison : cocasse, en ce sens qu'il se croit plus fin que tout le monde ; alors, quand il lui arrive de gaffer, c'est d'autant plus drôle. Et il gaffe, le cher homme !... car, étant beau parleur, il s'écoute causer : cela diminue singulièrement la compréhension qu'il se vante d'avoir des autres.*

- *En somme, un hâbleur ?*

- *De grand style, oui.*

- *Et en quoi dangereux ?*

- *Parce que férocement tenace sous des airs doucereux, et uniquement préoccupé de ses intérêts, avec l'apparence désinvolte d'un homme ouvert à toutes les grandes, les saines idées. Il est coté, d'ailleurs, dans un certain milieu : celui qui se contente des à peu près superficiels et ne va pas au fond des problèmes.*

- *Et c'est un de vos fournisseurs ?*

- *Récent, oui. Nous le connaissions tous, sauf Gillette qui, je ne sais pourquoi, ne s'était pas trouvée là à son dernier voyage. Elle désirait vivement, depuis quelque temps, prendre contact avec lui, car il représente une puissance. Mais c'est très drôle : elle s'imagine l'avoir mis dans sa poche, et, lui en dit autant d'elle, d'après la conversation que j'ai eue ensuite, seul à seul, avec l'un et l'autre.*

- *Mais..., qui est Gillette ? »*

Les yeux se lèvent avec embarras sur l'hôte. C'est Mme Lanel qui répond : « *Ma belle-fille ... Excusez-nous de ne pas vous avoir encore parlé d'elle : nous sommes si différents !* »

De nouveau, la voix de la fille de la maison s'élève, un peu coupante :

« *Je ne vois pas en quoi tout cela peut intéresser Pierre ?*

- *Beaucoup, au contraire !* proteste l'interpellé. *Je me souviens, vaguement il est vrai, mais tout de même avec sympathie, de Vincent, dit le patriarche. Et sa femme comme ses affaires ne sauraient m'être indifférentes... Alors, vous dites que Mme Gillette ?... »*

Un silence tombe sur le prénom qui reste accroché dans l'air. On dirait que la famille regrette à présent de s'être avancée dans une conversation devenue difficile. Une fois de plus, la bonne Mme Lanel vient au secours de ceux qui, à présent, se taisent :

« Une femme d'une intelligence telle qu'elle mène la maison de soieries. Son mari la laisse tout décider... C'est donc elle qui, aujourd'hui, devait recevoir Balthazar ; et nous nous demandions un peu comment cela se passerait entre deux types..., disons deux types accentués comme eux : car Gillette aussi est un type !

- Mais alors, interroge Sériac, pourquoi a-t-elle appelé Louis-Jean à la rescousse ?

- Parce que, répond durement Tamta, quand il y a des risques à courir - et cette entrevue en comportait ! - elle aime assez les faire endosser aux autres. »

Cela pourrait être une boutade, et Pierre regarde ses voisins, à la recherche de leurs sourires. Mais personne ne se déride : chacun baisse la tête sur son travail sans tenter d'atténuer la phrase, probablement vraie, et qui témoigne, en tout cas, d'une animosité entre les belles-sœurs.

Avec des gestes volontairement mesurés, comme en ont les nerveux conscients de leurs émois, et désireux de les dissimuler, la jeune fille a essuyé son couteau, puis s'est lavé les mains :

« Vous avez presque fini l'épluchage, constate-t-elle ensuite dans un évident désir de couper l'entretien, et ton fils dort debout, Louis-Jean. Je vais le coucher..., car je pense qu'il a dîné avant notre arrivée, n'est-ce pas, maman ?

- Oui, oui : il a tout ce qu'il lui faut. »

La voix de la grand'mère est un peu oppressée. L'ombre de cette Gillette inconnue semble, décidément, apporter un malaise entre ces gens si unis. Et le peintre a l'obscur pressentiment que cette union et ce calme de la petite maison pourraient bien être plus apparents que réels. Stupéfait, il regarde cette Anna, nouvelle pour lui, dont les pommettes viennent de se colorer sous la montée d'on ne sait quel bouleversement.

A présent, elle se dirige vers son frère et tend les bras au doux fardeau endormi : « *Il vaut mieux ne pas le réveiller. Je vais l'emporter comme cela ... Donne-le-moi, Louis-Jean.* »

Mais le jeune père ne bouge pas. Il a quelque chose à dire encore ; et c'est après avoir embrassé doucement les cheveux de Domi, comme pour y chercher un secours, qu'il se décide : « *J'ai oublié de vous informer que Gillette vient demain, dans l'après-midi.* »

Une même exclamation a jailli de la bouche des grands-parents :

« *Demain ?*

- *Oui : elle veut faire la connaissance de Pierre.*

- *Naturellement !* »

C'est encore Anna qui a jeté le dernier mot. Avec une lenteur de paroles puisée aux mêmes sources que la mesure de ses gestes, elle articule :

« *Seulement, c'est impossible parce que j'emmène Pierre à Roanne demain. J'ai promis de lui faire visiter les environs, et...*

- *Mais il n'y a rien d'intéressant à voir à Roanne ! Et comment irez-vous ?*

- *Ne peux-tu nous y conduire ?*

- *Hélas ! non ; mon après-midi est trop chargée pour cela.*

- *Eh bien, nous descendrons à Charlieu avec ta voiture, et, là, nous prendrons l'autocar ; n'est-ce pas, Pierre ?* »

Celui dont on dispose ainsi va protester. Tamta ne lui a pas parlé de ce projet. Peut-être vient-elle seulement de l'élaborer à l'instant dans le besoin d'éviter, par n'importe quel moyen, la visite apparemment indésirable de cette Gillette qu'il brûle, à présent, de connaître à cause du halo mystérieux dont on l'enveloppe... Oui, il va protester, car il a envie, demain, de retourner peindre dans un sous-bois : et ce n'est pas le caprice de cette petite fille de village qui l'en empêchera !

Mais il rencontre les yeux suppliants de cette « *petite fille* », empreints d'une tristesse poignante que rien de la scène

précédente ne peut justifier ; et le regard angoissé s'accompagne d'une telle confiance qu'il apparaît impossible de la décevoir :

« C'est entendu, Anna, dit-il doucement ; nous ferons comme vous l'avez décidé.

- L'ennui, objecte Louis-Jean, c'est Gillette qu'il faut prévenir, et qui n'est pas femme à abandonner son idée.

- Ne t'inquiète pas. Je lui téléphonerai dès que j'aurai couché Domi, et j'arrangerai tout... Donne-moi ton fils, Louis-Jean..., donne... »

Avec des gestes délicats, la tante emporte le petit et, sur eux, la porte se referme ; mais la conversation ne se renoue pas. L'inexplicable gêne qui pèse depuis un instant sur la cuisine semble s'affirmer en cercles de plus en plus larges, comme l'eau troublée par le jet d'une pierre... Le jeune Lanel, maintenant libéré de son moelleux fardeau, s'est levé et il inspecte le ciel par la fenêtre ouverte :

« Et le coucher de soleil que nous oublions !... Il doit pourtant s'en préparer un fameux de l'autre côté de la maison... Mami, donne congé à Pierre pour que je l'emmène sur la terrasse !

- Oui, allez... D'ailleurs, c'est fini ! Je n'ai plus qu'à mettre les champignons à la poêle. Bientôt, vous m'en direz des nouvelles, car je vais être obligée de les faire cuire tambour battant.

- C'est cela : tambour battant !... Si j'allais chercher celui de Domi ? » plaisante le grand-père dans une intention de gaieté qui voudrait dissiper le malaise tombé sur tous.

Mais, devant la grandiose nature, quel malaise résisterait ?... Quand les deux amis gagnent la salle à manger, c'est, en effet, pour y assister, depuis son belvédère, à un spectacle magique ; et celui-ci balaye derrière lui toutes les mesquines préoccupations.

« Il faut qu'il y ait des nuages pour que le soleil s'éteigne en beauté ! constate Louis-Jean. Si le ciel était trop pur, le coucher serait moins majestueux. »

Parle-t-il seulement de ce qu'ils ont devant les yeux, ou bien de ce qui vient de se passer dans les âmes il y a un instant ? Avec cet homme nourri de symbolisme, sait-on jamais ? Le Parisien le regarde ; mais l'autre, tout à sa vision, s'est accoudé sur la balustrade et ne semble voir que ce ciel de La Verdière.

« *Oui, reedit-il, il faut des nuages... Regarde !... »*

Ceux-ci, trop peu nombreux pour atténuer la lumière d'un rutilant soleil, lui font, en effet, un cortège où le grandiose et la fantaisie mènent leurs jeux... Autour de lui, peu à peu, ils s'ourlent d'argent, puis de rubis. Et par derrière, à la manière de figurants enveloppés de voiles, traînent des écharpes de vert émeraude qui se nouent, puis se dénouent dans un doux cheminement de formes et de nuances sans cesse renouvelées.

Sous cet invraisemblable plafond, la terre s'endort en des lointains gris qui tournent au bleu et au mauve. Elle aussi palpite ; ou plutôt, c'est le soleil qui l'anime en folâtrant sur elle. De-ci de-là, quelques coins du sol restent dorés et tendus vers le ciel comme pour en recevoir un baiser qui voudrait lutter contre la mort tapie dans les ombres proches... A mi-chemin de l'horizon, se lève un brutal et inexplicable rutillement :

« *Ce sont les carreaux d'une usine, explique Louis-Jean. Elle est loin,... à je ne sais combien de kilomètres, et à peu près invisible de jour. Mais quand le soleil crible ses vitres, elle ne peut pas ne pas jouer sa partie dans la fête... Oui, même une usine ! »*

La réflexion tombe. Pierre n'écoute rien : il n'est plus qu'un homme qui regarde, comme si l'œil extasié du peintre avait tout envahi chez lui, au point même d'annihiler le penseur.

Et des minutes coulent..., longues ou brèves, on ne sait plus..., inexorables en tout cas puisqu'elles amènent le spectacle à sa fin : peu à peu, cortège et suivants se sont mêlés pour faire de ce ciel en folie comme une sorte d'eau ensanglantée ; et, ramassé en un disque rouge, le soleil rayé de nuages descend, à travers eux, comme on franchit les barreaux d'une échelle... Il va toucher terre...

« *J'ai calculé, dit derrière les jeunes gens la voix calme du vieux M. Lanel, que le soleil met, en cette saison, trois minutes et demie à disparaître... Vous allez voir.* »

Papi tient sa montre au creux de sa main, mais reste seul à faire ses constatations. Il semble trop poignant aux deux autres d'assister à cet engouffrement lumineux au sein d'on ne sait quels antres, pour le chronométrer. Et, lorsque l'astre a disparu, Pierre se retrouve pantelant, comme si son âme à lui aussi venait d'être happée par de mystérieuses puissances.

« *Maintenant, à table !* » invite la grand'mère.

Car toute la famille est là, par derrière, sans qu'on l'ait entendue venir ; et, comme la veille, la soupière fume sur la nappe fleurie.

« *Mais ce n'est pas fini !* dit Pierre en montrant le ciel où toute une chevauchée de nuages colorés reste accrochée.

- *Vous continuerez à l'admirer depuis votre place à table : j'ai mis votre couvert face à la terrasse* ».

Il faut se rendre à la raison et revenir entre les murs de la salle à manger. Au dehors, brusquement, l'air a fraîchi... Dans la petite maison flotte une odeur de moka en préparation, flatteuse aux narines des sybarites. Néanmoins, aussitôt le potage absorbé, Pierre, bientôt suivi des autres convives, jette sa serviette pour retourner sur la terrasse, du haut de laquelle on assiste à une nouvelle scène. Et quand la bonne hôtesse revient avec l'omelette aux champignons, elle ne trouve plus personne à table !

C'est que, à quelques pas, le ciel, toujours en folie - mais d'une folie au calme souverain ! - continue, bien que d'une autre manière, ses jeux inattendus : des traînées lumineuses s'enroulent en serpentins et zigzaguent à l'Ouest comme pour défier la nuit qui monte.

« *C'est oppressant à force d'être beau !* dit Pierre. *Jamais je ne pourrais peindre cela : on m'accuserait d'excentricité.*

- *Il ne s'agit pas de peindre, mais de dîner, réclame la cuisinière. Si j'avais su, j'aurais mis la table dehors ; mais il est trop tard, ce soir. Allons, soyez raisonnables...*

- *Oui, Mami, nous voici. »*

Et chacun de regagner son couvert, en attendant que la même scène se reproduise entre chaque plat... C'est ainsi qu'un bruit de sonnette venant scander l'un de ces exodes, le curé et Mlle Girard surprennent leurs voisins. Mais, à présent, on peut être tout au plaisir de la conversation, car, au dehors, terre et ciel s'ensommeillent. Et personne ne se prive de ce plaisir, tandis que les fines pâtisseries du dessert s'étalent, appétissantes, autour de la cafetière rebondie.

Sériac a résolu d'interviewer le prêtre sur le Saint-Esprit, un peu parce que, depuis deux jours, ce qu'on lui en a dit l'obsède ; un peu pour constater si ce curé de village est au niveau mystique de ses amis. Ceux-ci ne sont-ils pas des visionnaires en train de l'embarquer dans une aventure ?... Et ne peut-on faire son salut à meilleur compte que ce qu'ils exigent ?

Et voici que, tranquillement, ce curé de village les dépasse encore, car il appuie les mêmes conceptions sur une science théologique incontestable. Et les répliques se croisent par-dessus la table bourgeoisement fournie comme, tout à l'heure, les féeriques chevauchées du ciel sur la terre immobile :

« *Mais enfin, ce Saint-Esprit, qui est-il ? On ne peut même pas le définir.*

- *Si : il est l'Amour par lequel s'aiment le Père créateur et le Fils rédempteur.*

- *En quoi cela peut-il me concerner ?*

- *Mais en ce qu'il vous habite, à la source même de votre vie, pour la vivifier. Vous avez appris ce qu'est le mystère de la Trinité ?*

- *Oui.*

- *Eh bien, c'est au centre de vous-même, temple vivant, que se fait la rencontre des Trois, et qu'il faut les adorer.*

- Vous êtes fou !... ou plutôt, pardonnez-moi, ce serait fou d'imaginer une histoire pareille.

- Il ne s'agit ni d'imagination ni d'histoire, mais de réalité.

- Voyons, si c'était vrai, les chrétiens devraient être des gens..., des gens... »

Il cherche le mot qu'il ne trouve pas.

« Des gens soulevés au-dessus d'eux-mêmes ? achève le curé ; c'est bien vrai. Et c'est pourquoi Bernanos, que vous avez peut-être lu, dit, avec une si juste sévérité, qu'il est **inouï**, dans de telles conditions de vie, que nous manquions aussi complètement de pathétique ».

Autour des deux interlocuteurs, tout le monde est attentif. Le pasteur n'a pas élevé la voix, mais ce qu'il dit porte loin :

« Esprit-Saint, Baiser et Vie, donc Amour, donc Force en face de tout.

- C'est si peu la conception du monde qui juge inférieures, au regard de la raison, les vies données à l'Amour !

- Traiter de faiblesse ce qui constitue la plus grande force : aimer ?... quelle aberration !

- Et les dons de ce Saint-Esprit, Monsieur le curé, qu'est-ce au juste ?

- Des grâces surnaturelles qui nous rendent aptes recevoir les inspirations divines et à y être dociles... Car, voyez-vous, cette docilité, c'est la plus simple et la meilleure des formes de dévotion que nous puissions avoir au Saint-Esprit.

- Celle que me souhaite Anna ?

- Cela prouve qu'elle s'y connaît.

- Mais je n'arriverai jamais à la pratique de ces dons..., du don de Science d'abord qu'elle me voudrait !

- Pourquoi pas ?... Est-ce donc plus extraordinaire de laisser prendre son cœur par Dieu que par une affection humaine ?... Si vous voulez bien regarder ce qui se passe en vous de si mystérieusement émouvant quand vous aimez quelqu'un, vous aurez saisi l'analogie et vous ne direz plus que c'est impossible. »

Un silence s'établit. Et puis, Sériac élève à nouveau la voix : « *Et mon don de Science, Monsieur le curé, puisqu'il paraît qu'il doit particulièrement m'envahir, celui-là, que pouvez-vous m'en dire ?* »

Mais cette fois, le pasteur coupe court : « *Cher Monsieur, venez me voir demain matin au presbytère : je vous passerai des livres adéquats. Car, de deux choses l'une : ou vous désirez vous informer, et il faut le faire à fond ; ou c'est une fantaisie, et ces sujets ne souffrent pas le dilettantisme.* »

On sent le respect instinctif du prêtre en face des âmes prêtes à s'ouvrir, et Pierre n'insiste pas :

« *S'informer ?... interroge-t-il seulement ; lire ?... mais quoi donc ?*

- *Nous ne manquons pas d'auteurs et de contemporains..., tel un Curé d'Ars...*

- *Et anciens..., telle une sainte Thérèse, jette Louis-Jean.*

- *... Ruysbroek, dit Anna pensivement.*

- *Vous n'allez pas me lancer tout cela à la tête ?... C'est que je voudrais garder du temps pour peindre, moi !*

- *Soyez tranquille ! promet doucement Mlle Lise, mon frère saura choisir* ».

Sériac objecte encore : « *Demain matin, aurai-je le temps ? Nous devons aller à Roanne.* »

Un étonnement passe sur les voisins : « *A Roanne ?...* »

De toute évidence, le projet paraît inattendu. Mais sans le justifier, celle qui l'a mis debout affirme : « *Tout ira bien ainsi : Louis-Jean nous emmènera à Charlieu pour y prendre le car du début d'après-midi ; et vous aurez ainsi votre matinée libre, Pierre.* »

Elle a peu parlé, Anna, durant cette soirée : souriante, affectueusement préoccupée du bien-être de tous, on la sent recueillie, pourtant, en un sanctuaire inaccessible. Et, quand les voisins ont pris congé, elle demande la permission de se retirer à son tour.

Pierre, qui a l'habitude de se coucher tard, reste avec les autres à lire les journaux qu'on n'a pas eu encore le temps de dépouiller aujourd'hui. Mais, bientôt, il voit danser les lettres devant lui et sa pensée s'accroche ailleurs : qu'est-ce que cette nouvelle Tamta entrevue ce soir ?... Un être qui souffre, mais de quoi ?

Et, soudain, il découvre que cette souffrance l'émeut en des profondeurs insoupçonnées. Il sent qu'il oserait tout pour l'en préserver ou pour la lui arracher... Pourquoi ?

« *Mais, est-ce que je l'aimerais ?...* » se demande-t-il brusquement, en laissant choir le journal sur ses genoux.

Certes ! il a connu de faciles amourettes dans sa vie d'homme comblé ; mais rien de comparable à ce charme doux, tenu comme celui des matins de printemps, qui a fondu sur lui dès son premier contact avec la jeune fille et qui l'enveloppe depuis, à la manière d'un manteau doux et chaud.

« *Tamta...*, pense-t-il tout bas, *mais même ce nom ridicule, voilà que je l'aime.*

- *Pierre, vous semblez dormir debout. Si vous voulez aller vous coucher, ne vous gênez pas !* »

M. Lanel ponctue la proposition d'un petit rire, et le peintre se lève avec empressement pour prendre congé : se coucher ? non ; mais rêver sous les étoiles, ah ! oui. Il s'aperçoit qu'il est resté seul avec le vieux ménage..., se souvient vaguement, comme d'une ombre, d'un Louis-Jean qui, tout à l'heure, lui a dit bonsoir... Toutes ces réalités sont devenues falotes pour lui, aveuglé qu'il est par la pensée à présent installée, avec d'autant plus d'autorité pour refouler les autres, qu'elle sort du cœur.

Avec soulagement, il se retrouve dans sa chambre ; et comme un automate, sans bruit, sans allumer, il gagne son balcon sous lequel le sable crie. Décidément, cette allée des tilleuls est une promenade nocturne de choix : hier, Domi et Tamta ; ce soir, qui donc ?...

Il est vite renseigné et immobilisé par la voix de Louis-Jean qui prononce son nom :

« Je ne voudrais pas te voir si vite t'attacher à Sériac : il faut le mieux connaître. Car c'est bien par un réflexe de défense pour lui et pour toi que tu as imaginé cet absurde voyage à Roanne ?

- Oui, répond la voix d'Anna, mais une défense contre la vilénie humaine et pas du tout contre le sentiment que tu imagines à tort. »

Un silence..., et puis le même timbre reprend, agressif comme Pierre l'a entendu au cours de l'incident déroulé dans la cuisine :

« Tu peux être tranquille : je reste trop profondément blessée pour aimer aucun homme sur la terre !

- Blessure d'amour ou d'orgueil ?

- Qu'importe : c'est la plaie seule qui compte. »

Les pas s'éloignent ; les voix se taisent ; mais, là-haut, vient de se creuser une autre blessure qui pourrait être d'orgueil aussi, celle-là, mais qui n'est pourtant et déjà que d'amour.

*

CHAPITRE IV

« Vous ne trouvez pas, Monsieur le curé, qu'il est curieux de voir une jeune fille du monde si bien informée des choses divines ?... car, enfin, tout ce que vous venez de me dire sur ce don de Science, Anna Lanel m'en avait déjà parlé.

- Elle a beaucoup lu, répond le prêtre, beaucoup réfléchi et prié : c'est une âme très riche.

- Peut-être aussi beaucoup souffert ?... »

La question ne rencontre qu'un silence discret que le visiteur ne sait plus comment rompre. Après un docte entretien, au bureau, avec l'abbé Girard, ils viennent de passer tous deux à la cuisine saluer Mlle Elise qui tourmente ses casseroles, midi étant proche. Et c'est elle qui relève la conversation ; car, sous ses allures souriantes, elle connaît peut-être aussi plus de choses qu'on ne pense, pour avoir réfléchi, prié et souffert :

« Alors, Monsieur Sériac, vous avez beaucoup appris sur le don de Science ?

- S'il n'y avait que lui ! répond le néophyte avec un effroi comique, mais ils sont trois, maintenant !

- Non, pas *maintenant*, sourit le pasteur : *successivement. Cela suffira bien ainsi !* »

Mlle Lise attend des explications qui ne tardent pas :

« Je résume mes connaissances nouvelles, et vous allez voir si j'ai bien retenu la leçon. Il n'y a rien de tel, d'ailleurs, pour s'ancrer les idées d'un autre dans l'esprit que de les retriturer à sa manière... Donc, M. le curé souhaite me voir découvrir successivement trois dons du Saint-Esprit : Science, Intelligence et Sagesse.

- A vous, comme à tout chrétien, cher Monsieur.

- Comme à tout chrétien ?... entendu ; mais à moi plus qu'à quiconque, paraît-il... Nous disons : la Science qui complète l'espérance ; l'Intelligence qui perfectionne la foi ; la Sagesse qui

couronne la charité... Et ne pas confondre, s'il vous plaît. Je crois avoir compris, du moins théoriquement, puisqu'hélas ! je ne vis pas encore comme vous de cette vie-là.

- *Compris quoi ?... »* réclame la cuisinière qui, essuyant ses mains à son tablier de cotonnade, se tient à présent immobile et se laisse enseigner à son tour, avec cette simplicité de pénétration des vérités surnaturelles en la vie naturelle, qui donne à celle-ci sa valeur et son équilibre.

Le peintre se recueille ; et, lentement :

« ... Compris la différence qui existe entre les uns et les autres, bien qu'ils se complètent : si l'Intelligence pénètre les vérités révélées, la Science les juge par leurs causes particulières : elle est la connaissance des choses créées, tandis que la Sagesse serait la connaissance des choses divines, chaque science étant déterminée non seulement par la matière qu'elle embrasse, mais aussi par le but qu'elle poursuit.

- *J'admire, murmure le curé, combien votre cerveau d'artiste peut être précis !*

- *Ah ! c'est qu'il y a en moi un curieux mélange : ce qui m'a conduit à l'art, c'est sans doute mon amour fou de la lumière : mais j'en ai besoin à l'intérieur de moi-même comme à l'extérieur. La peinture seule ne m'a jamais suffi : j'attendais autre chose, sans savoir quoi. C'est pourquoi vous me trouvez avide de cette pénétration du divin que mes amis ont éveillée ces jours-ci et que vous allez compléter par ceci... »*

Il frappe sur les deux volumes qu'il tient en main.

« Ne vous en gavez cependant pas trop ! conseille l'interlocuteur. *Laissez-vous plutôt enseigner par la nature et par les créatures, en vous servant d'elles pour mieux connaître Dieu... Le don de Science ? un saint François d'Assise le possédait pleinement lorsqu'il chantait : **Béni soyez-vous, Seigneur, d'avoir créé la lumière, les plantes, les oiseaux. Béni soyez-vous dans tous les ouvrages de vos mains.***

- *Et moi, Pierre, j'ajouterai : **Béni** soyez-vous d'avoir créé des êtres qui guident les autres dans l'acquisition des dons du Saint-Esprit. Et puis, je me laisserai aussi enseigner par mes amis... Pour en revenir à eux, et surtout à Anna, je vous avoue que je me suis demandé si... »*

Il s'arrête, embarrassé ; mais il a une trop belle occasion de s'informer sur un point qui le tourmente pour la manquer : « ... *Si elle ne songe pas à se faire religieuse ?* »

Un éclat de rire l'interrompt : « *Ah ! ça m'étonnerait bien !* »

C'est la sœur qui a protesté, et le frère renchérit :

« *Moi aussi !*

- *Pourtant, elle est si pieuse ! si vibrante à tout ce qui tend vers le surnaturel !*

- *Et moi, est-ce que je ne suis pas pieuse ?* reprend rondement la vieille demoiselle ; *pourtant, je n'ai jamais songé à entrer au couvent pour ça. Comme si le monde n'avait pas besoin, lui aussi, d'âmes qui goûtent les choses divines !*

- *D'accord ! mais je persiste à croire que, pour en être arrivée là, à l'âge de Mlle Lanel, il faut avoir été enseignée par de rudes circonstances.* »

Et, prenant brusquement son parti : « *Pouvez-vous me parler du ménage de Vincent ?... Mes amis m'en ont dit quelques mots ; et je sens qu'il y a là une pierre d'achoppement pour eux.* »

Cette fois, personne ne proteste ni ne sourit. Visiblement, les hôtes du presbytère sont embarrassés, ce qui aiguise encore davantage, chez Sériac, le désir de savoir :

« *Je ne voudrais pas être indiscret : mais ils m'en ont dit assez pour me prouver leur confiance. Seule, la crainte de les faire souffrir m'a empêché d'en parler avec eux.*

- *Vous avez raison, puisque cela n'arrangerait rien.*

- *C'est cette Gillette, n'est-ce pas ?...*

- *Oui... Son mari est un bon garçon, mais entièrement dominé par elle, comme tout son entourage, d'ailleurs.*

- *Est-elle donc si intelligente ?*

- *Habile, surtout ! et d'un orgueil, d'un autoritarisme fous ! »*

C'est la vieille demoiselle qui a parlé. Faiblement, son frère proteste :

« *Lise !*

- *Par charité, tu ne le dirais pas, toi. Mais si l'on veut mettre en garde M. Sériac, il faut tout de même bien l'avertir.*

- *Me mettre en garde ?... A quel sujet ?*

- *Contre les filets qu'elle jettera sur vous.*

- *Je ne vois pas en quoi je pourrais l'intéresser ?*

- *Mais vous êtes, au contraire, une proie de choix. Pensez donc : un homme célèbre à joindre à la cour de ses adorateurs. Car il lui faut des hommes, à cette femme-là !*

- *Lise ! »* proteste encore le curé.

Mais la vieille amie des Lanel est lancée :

« *Oh ! en tout bien, tout honneur ! Je crois qu'elle reste une honnête femme, mais assoiffée d'hommages.*

- *Quel âge a-t-elle donc ?*

- *Pas loin de cinquante ans.*

- *Plus vieille que son mari, alors ?*

- *D'années, oui ; mais terriblement plus jeune d'esprit et de tout le reste.*

- *Le démon de midi, quoi !*

- *Si l'on veut ! car, depuis quelques années surtout, elle est déchaînée, Ah ! ce qu'elle a pu faire souffrir nos pauvres voisins !*

- *Lesquels ?...*

- *Mais tous ! Elle veut régenter chacun dans la maison. Et comme elle ne se trompe jamais (sauf quand elle fait des bêtises, mais alors elle s'arrange pour laisser croire que c'est la faute des autres !), vous voyez si c'est gai pour l'entourage !... Avec ça, menteuse..., inventant des histoires pour couvrir ses petites combinaisons.*

- *Comment Vincent a-t-il pu épouser une telle femme ?*

- *Si vous croyez qu'elle a dévoilé ses batteries d'avance !... Elle n'était déjà plus toute jeune et n'arrivait pas à se marier, car*

elle voulait la grosse situation... Quand elle a rencontré M. Vincent, elle a compris que c'était le mouton à mener où elle voudrait, et elle a travaillé en conséquence. Elle peut se faire tellement séduisante, quand elle veut : aussi exquise qu'infernale, suivant les circonstances !

- Mais c'est un cas qui pourrait relever d'un psychiatre ?

- Justement ! jette le curé, heureux du moins d'excuser ce qu'il lui est impossible de contredire. Ma sœur prétend qu'elle est menteuse ?... ce n'est pas tout à fait vrai : le fond de sa nature comporte une droiture qu'elle emploie à marcher de travers... Une sorte de mythomane, voilà la vérité, et de grande classe.

- Je serais curieux de la connaître ! car, tout de même, cela finira bien par arriver ?

- Ah ! Monsieur Sériac, méfiez-vous.

- Mais, encore une fois, de quoi, maintenant que je suis prévenu ? »

Mystérieusement, la sœur du curé se rapproche : « Si elle se mettait en tête de vous marier ?... C'est tellement son habitude de tout disposer de ce qui passe à sa portée : les gens comme les choses. »

Un rire inextinguible secoue l'artiste : ah ! ce serait trop drôle que lui, l'homme de toutes les indépendances, soit venu peindre sous les cloîtres du vieux Charlieu pour s'y laisser prendre aux menées matrimoniales de la femme d'un soyeux de l'endroit !

Peut-être un peu vexée, l'informatrice précise :

« Vous ne seriez pas le premier ! Votre pauvre ami en sait quelque chose.

- Louis-Jean ?... Est-ce qu'elle voudrait le remarier, par hasard ?

- Bien sûr !... Et ce qu'elle peut le tourmenter pour arriver à ses fins !

- A-t-elle donc quelqu'un sous la main ?

- *Sa propre nièce. Vous pensez si cela arrangerait ses affaires : cette fois, la maison ne ferait plus qu'un bloc sous sa direction. »*

De nouveau, la voix du curé s'élève : *« Tu tournes à la commère, ma pauvre Lise, et tu en as assez dit : il y a là des secrets de famille qui ne nous regardent pas. »*

Mais Sériac veut encore savoir autre chose. Il arrive au point brûlant autour duquel il tourne depuis un long moment :

« J'ai compris qu'entre les deux belles-sœurs il y a un antagonisme.

- *Formidable !* achève le prêtre. *Elles sont aussi différentes dans leur comportement que dans leur piété.*

- *Vous ne voulez pas dire que Mme Gillette soit pieuse ?*

- *Mais si ! ... à sa manière.*

- *Une manière qui ressemble plus à de la camelote qu'à du solide !* » grommelle entre haut et bas Mlle Lise.

Pierre est logique et intransigeant comme tous les néophytes. Durement, il juge :

« Dans un cas pareil, que deviennent les dons du Saint-Esprit ?... Ils sont loin !

- *Et pourquoi donc ?... Un temple reste temple, même s'il est profané.*

- *Du moins, le fameux don de Science n'aura pas à s'exercer chez moi au sujet de Mme Vincent Lanel ? »*

Le curé est devenu très grave : *« Au contraire : tous, nous sommes offerts aux bienfaits divins, mais les uns les acceptent et les autres les refusent. Il y a, à la fois, nos utilisations et nos méconnaissances des dons du Saint-Esprit : les secondes comportent quelquefois des leçons terribles, mais aussi fécondes que les premières. »*

Passionnément intéressé, l'artiste essaye de creuser l'idée :

« Vous voulez dire que Mme Vincent et moi nous avons également méconnu ?...

- *Egalement ? non ! Il y a une énorme différence entre celui qui attend, qui ne sait pas, et celui qui, ayant tout ce qu'il faut pour connaître, a déformé en lui la connaissance... Tenez, par exemple, le don de Science comporte une sorte de modestie - ce que saint Augustin appelle **une chasteté de la vérité** - qui met en garde contre l'orgueil. Mais comment voulez-vous qu'un être gonflé de lui-même ne compromette pas cette intégrité, cette virginité de l'esprit nécessaire pour l'utilisation des dons d'en-haut ? »*

Il est interrompu par une exclamation de sa sœur dont la narine exercée vient de percevoir une odeur de brûlé. Elle se précipite vers ses casseroles, et l'entretien ne se renoue plus... Ayant regardé sa montre, le visiteur s'aperçoit que les minutes ont coulé et qu'il est temps de regagner la petite maison d'à côté pour le déjeuner.

Pourtant, il lui reste encore une question à poser, celle qui lui tient le plus à cœur ; et toutes les autres n'ont servi qu'à l'amorcer : « *Mademoiselle Lise, interroge-t-il d'un air qu'il estime détaché, je devine tous les soucis qu'Anna a pu connaître dans le sillage d'une telle belle-sœur ; mais n'a-t-elle pas des peines plus spéciales encore ?... J'avais cru comprendre à demi mots... »*

Il est tellement embarrassé qu'il ne sait plus poursuivre et regarde le curé. Celui-ci reste impénétrable. Penchée sur son fourneau, la cuisinière semble très occupée maintenant à réparer le désastre de ses sauces. Quand elle y est parvenue, elle se redresse et dit seulement : « *Mon frère a raison : les secrets de nos amis ne sont pas les nôtres ; et je ne voudrais pas que vous gardiez de moi, quand vous aurez quitté La Verdière, le souvenir d'une commère. »*

Sériac ne saura rien de plus sur le mystérieux chagrin qui, hier soir, rendait si dure et, en même temps, si angoissée, la voix d'Anna, dans l'allée des tilleuls.

... Aujourd'hui, il ne reste apparemment nul souvenir de cela. Quand il a regagné la table familiale, la bonne humeur y règne et les projets pleuvent. Le Parisien, qui craint d'être indiscret, a parlé de son prochain départ pour demain ou après ; mais, comme il laisse percer son regret de n'avoir pas eu le temps de peindre des sous-bois tentants, le vieux ménage insiste cordialement :

« Vous ne nous gênez en rien ; et maintenant que vous connaissez la simplicité de notre vie, tout le temps que vous voudrez bien la partager, vous nous ferez plaisir.

- Et Charlieu ?... Je n'ai pas fini non plus le travail entrepris à l'abbaye.

- Je t'ai déjà dit que je t'y ramènerai quand tu voudras ! propose Louis-Jean. Dans cette saison où je remonte tous les soirs et redescends tous les matins avec la voiture, ce sera facile de te véhiculer.

- Vous n'habitez décidément pas Charlieu en été ?

- Très peu. De temps en temps, on y retourne quelques jours pour des achats ou des affaires : mais la famille est tellement mieux ici !

- C'est incontestable. Cependant, s'il était utile que, pour mon travail, je passe, moi aussi, quelques jours de suite à Charlieu, sans remonter ?...

- Tout à fait libre, mon vieux ! Ce qu'il faut, c'est te sentir très à l'aise avec nous. »

Pourquoi Sériac a-t-il émis l'idée de cette provisoire séparation ? Est-ce par un besoin ancré d'une indépendance qui lui a toujours été sacrée ?... Mais il sent brusquement qu'il serait malheureux de ne pas remonter ici après une journée de labeur sous les vieux cloîtres..., de même qu'il se trouve allégé, comme un collégien en vacances, par la perspective de ne plus fixer de date proche à son départ de La Verdière.

« Alors, vraiment, je peux ?... commence-t-il en regardant Anna.

- *Tu as la tête dure ! ... Puisqu'on te dit que tu feras plaisir à tout le monde. »*

A tout le monde, est-ce bien sûr ?... Les yeux de Pierre continuent à interroger ceux de la jeune fille qui ne se détournent pas : « *Et puis, dit-elle tranquillement, vous avez encore les livres de M. le curé à lire et bien des choses à apprendre sur le Saint-Esprit. »*

Domi, qui a pris le « *monsieur* » en amitié et comprend qu'il ne va plus s'en aller de si tôt, exprime une joie qui promet d'être bruyante ; mais elle en reste à sa promesse, car le papa coupe court en s'apercevant de l'heure :

« *Nous n'avons plus que le temps de descendre à Charlieu si vous voulez vraiment que je vous mette au car de Roanne ?*

- *Comment, s'exclame superbement Pierre, si nous le voulons !... En voilà une question, n'est-ce pas, Tamta ? Je suis prêt dans une minute.*

- *Moi aussi. »*

Elle a répondu mollement. On sent que, maintenant où le voyage est sur le point de se réaliser, il ne la tente plus. Pourtant, aux yeux des autres, comment ne pas le maintenir ?

On part donc, et tout de même joyeusement, sur la route dorée de lumière, Mais quand, après avoir dit au revoir à Louis-Jean, Anna et Pierre se trouvent installés sur la banquette du car, la jeune fille se tourne vers lui avec cette droiture résolue qui forme le fond de son caractère :

« *Pierre, j'ai des excuses à vous faire. Il est exact que Roanne ne va rien présenter d'intéressant pour vous.*

- *Alors, pourquoi y allons-nous ?*

- *Parce que j'ai sauté sur le premier prétexte venu pour empêcher Gillette de monter nous voir à La Verdière. »*

Il éclate de rire : c'est si spontané, si enfantin, cette confiante franchise qu'elle en est réjouissante ! Mais Anna ne rit pas, comme chaque fois que le nom de sa belle-sœur est prononcé. Et, bien vite, l'artiste se calme :

« *Vous l'aimez donc si peu ?* » interroge-t-il craintivement.

- *Ce n'est pas que je ne l'aime pas. Nous sommes d'une religion où tout est amour : il nous faut bien suivre la voie ouverte... Mais je la redoute parce qu'elle a fait, et continue à faire, du mal chez nous. Aussi, chaque fois que je peux l'éviter, je m'en détourne et j'en détourne les autres : c'est tout.* »

Plus bas, elle ajoute : « *Je vous raconterai... Je vous le dois... En attendant, je suis ennuyée de vous avoir embarqué dans un déplacement sans attrait.* »

Il voudrait répondre : « *Est-ce qu'avec vous tout ne deviendra pas attrayant ?* »

Mais elle garde un air fermé qui n'incite pas à lui faire la cour, si peu que ce soit. Alors, il propose simplement : « *Descendons du car et allons vagabonder dans le vieux Charlieu. Vous me montrerez l'hôtel de la rue Mercière..., la Maison des Anglais... et d'autres pierres fameuses encore.* »

Visiblement, elle est tentée, mais pourtant hésitante :

« *Si nous rencontrions des gens de connaissance, ce serait ennuyeux. Et puis, surtout, je n'aime pas mentir. Louis-Jean nous sait dans ce car de Roanne, et ...*

- *Vous êtes intransigeante à ce point ?*

- *A ce point, oui.* »

Elle n'a fait que répéter les mots, mais ils situent l'absolutisme de sa nature : quand cette créature se donne à quelqu'un, comme elle doit savoir aimer !... Mais aussi, quand elle souffre, comme elle doit savoir souffrir !... « *Je vous raconterai, je vous le dois* », a-t-elle promis. Le secret qui la cisèle originale, dans son charme à la fois si jeune et si grave, serait-il en marche vers Pierre ?... Il ne suffit que d'attendre pour le savoir.

« *Il me vient une idée !* » reprend-il : *partons, mais n'arrivons pas.*

- *Que voulez-vous dire ?*

- *N'allons pas jusqu'à Roanne. Il existe bien, aux environs, de jolis villages où s'arrête le car ?*

- *Certes !*

- *Nous en choisirons un... Je ne veux même pas savoir comment il s'appellera ni ce que nous ferons là : si je vous y offrirai un bol de lait sous la tonnelle d'une auberge ou si nous irons dévaliser les prés d'un bouquet de fleurs...*

- *Que nous serons censés avoir découvertes entre les pavés roannais ? ... Oh ! Pierre, cette fantaisie me plaît ! »*

Autour d'eux, les voyageurs se tassent. Un vieux crieur de journaux à figure de brave homme offre une feuille locale. Sériac la lui achète et, tout à coup, voit tomber sur ses genoux un petit papier : c'est le crieur qui a joint au journal un éphéméride périmé de calendrier...

« *Qu'est-ce que cela ?* »

Il le retourne..., le parcourt..., et s'exclame :

« *Oh ! c'est trop drôle ! Regardez, Tamta... Est-ce que les camelots ont l'habitude, dans votre pays, de faire ainsi l'éducation des voyageurs ?*

- *Pas du tout. C'est la première fois que... Mais qu'y a-t-il d'écrit là ?* »

Les deux têtes se penchent sur le petit rectangle arraché à un bloc vieux de plusieurs années. Et, sous les indications solaires d'un 29 juillet dont la date s'étale en gros caractères, ils lisent un court exergue suivi d'un texte. L'exergue dit : « *La grâce de Dieu nous enseigne à vivre dans le siècle présent, selon la sagesse, la justice et la piété* » (Tite 2, 12).

Stupéfaits, ils cherchent des yeux le bonhomme qui leur a fait ce cadeau inattendu... Encore dans la voiture, le crieur vend un dernier journal à un voyageur, mais il n'y joint aucun autre don : après quoi, il se presse car on va fermer la portière. Quand il repasse vers les jeunes gens, Sériac l'interpelle :

« *Fameux ! votre papier. Le petit, pas le grand... Mais pourquoi me l'avez-vous glissé ?*

- *J'ai comme ça, dit le vieux, tout un stock de petites maximes. J'en prends plusieurs dans ma poche à chaque criée pour les distribuer... Ça peut aider le monde à vivre...*

- *Vite, l'ami, on part !* » crie le contrôleur.

Dans un bruit de ferraille, la voiture démarre, laissant le bonhomme au coin du trottoir proche, son lourd paquet de journaux sur les bras. Anna se penche pour lui faire un petit signe amical qu'il rend en portant ses doigts gourds à la casquette : dans la banalité des heures, des âmes viennent de s'effleurer...

« *Ainsi donc, songe tout haut le Parisien, des gens du peuple peuvent avoir les mêmes préoccupations que nous : savoir qu'ils ont une âme et s'en soucier ?*

- *Pourquoi voudriez-vous que ce soit réservé aux seuls intellectuels ? La classe qui besogne dur de ses mains à moins de temps pour creuser les problèmes de vie, mais ils se posent à tous.*

- *Croyez-vous ?*

- *Plus ou moins, mais ils se posent ; et, à certaines heures, dans certaines circonstances, avec acuité... Ce crieur me fait songer à une histoire qui m'est arrivée, au cours d'un récent voyage à Paris : je montais à Montmartre assister à une messe très matinale et j'avais pris un taxi. En cours de route, le chauffeur a engagé toute une conversation : **Alors, une dame comme vous, ça s'en vient par ici à des heures pareilles ?***

- *Que voulait-il dire par **une dame comme vous** ?*

- *Jeune, élégante et si matinale !... J'ai répondu : **Oui : je vais prier le Sacré Cœur !** Et nous avons parlé religion..., piété..., place de Dieu dans la vie. Quand il m'a quittée, il m'a demandé de prier pour lui et je le lui ai promis. Je continue à le mettre dans mes intentions. Nous retrouverons tout cela plus tard au paradis !*

- *Jolie, votre aventure, bien qu'elle ne doive pas se renouveler à tous les coins de rue !*

- *Non, certainement. A la maison où je l'ai racontée, on en reparle quelquefois sous la rubrique : **Le chauffeur de Tamta !** Au fond, cela est simple : ce qui nous manque, c'est d'oser parler*

des choses de l'au-delà entre nous, et de les tenir en compartiment réservé plutôt que de les insérer familièrement dans nos existences... Mais, au lieu de discourir, si nous lisions la suite du papier remis par ce crieur ?... »

Et ils lisent, tandis que la voiture, ayant franchi les faubourgs, commence à gagner la campagne : *Soyons reconnaissants envers Dieu qui, par sa grâce, nous permet de vivre en ce monde où le mal est si puissant, non seulement en homme honnête, mais en chrétien... La grâce nous fait limiter nos désirs ; elle éclaire devant nous le chemin de la droiture et de la vérité. Notre prochain sait alors qu'il peut compter sur nous... Puissent tous les chrétiens répandre autour d'eux les bienfaits de la grâce de Dieu : ils transformeraient le siècle présent en royaume de Dieu.*

Pierre reste songeur, Cet éphéméride, tombé si à propos entre ses mains, confirme ce que lui a dit l'abbé Girard ce matin même : la grâce qui « *limite les désirs* », vécue par les habitants de la petite maison de La Verdière, a vraiment « *éclairé devant eux le chemin de la droiture et de la vérité* » : le prochain peut compter sur eux..., tandis qu'une Gillette, qui a déformé sa grâce à elle, suit exactement la route contraire ! Pourquoi n'a-t-il jamais réfléchi à tout cela comme il le fait ce soir, et sur l'incitation discrète d'un crieur de journaux ?... Est-ce le don de Science qui commencerait à se préciser devant lui ?... Ce qui lui arrivé depuis quelques jours est si inattendu, dans son extrême simplicité, qu'il en demeure pantelant. Avait-il donc, jusqu'alors, des yeux pour ne pas voir, lui qui croyait s'enivrer de tous les jeux de la lumière ?...

« *Ah ! j'ai hâte, jette-t-il, de prendre le temps de lire les livres de M. le curé pour entrer dans ce monde, encore fermé pour moi, où je découvrirai Dieu !*

- *Le découvrirez-vous vraiment par les livres ?*

- *Comment pensez-vous alors ?...*

- *Par la vie !* » dit-elle laconiquement.

Et, après un silence, elle précise sa pensée :

« *Est-ce que le fait de tenir cette feuille de calendrier de ce vieux bonhomme ne comporte pas un enseignement - autre que celui des mots écrits ! - mais de valeur aussi ?*

- *Evidemment... J'espère cependant que vous ne condamnez pas les mots écrits ?*

- *Non ! Ils sont le soutien de la pensée comme de la prière, mais le soutien seulement. Si on leur garde cette place d'auxiliaire, et non d'agent essentiel, ils peuvent beaucoup aider. La preuve...*

Elle fouille dans son large sac et en tire un très petit livre : « *La preuve, c'est que j'ai pris avec moi ce trésor sur le don de Science qu'est ce minuscule et très riche volume de Ruysbroek, au cas où nous aurions le temps de nous arrêter quelque part et d'en lire une page, même moins : cela se goûte à petites doses.*

- *Comme ceci...*

Les yeux de Pierre sont revenus à la feuille du calendrier qui, décidément, semble lui apprendre beaucoup. Il reste maintenant silencieux ; et il faut que ce soit la jeune fille qui le fasse sortir de son rêve en lui rappelant que Roanne n'est plus très loin. Or, s'ils veulent s'arrêter ?... C'est vrai ! Primesautier comme le sont les artistes, Sériac, ayant précieusement rangé l'éphéméride dans son portefeuille, regarde la route et rit d'avance à l'escapade projetée. Au premier arrêt, il se lève pour entraîner sa compagne comme à un rendez-vous de choix : « *Venez : c'est là... Et, surtout, ne me dites pas comment ça s'appelle !* »

Insoucians à la manière de deux pinsons, ils enfilent un chemin, longent les arbres et se butent à une haie derrière laquelle s'abrite une rustique tonnelle.

« *Est-ce là ?... répète-t-il en braquant son doigt vers le coin, en ce moment solitaire, qui paraît relever d'une auberge voisine.*

- *Non. Pour ce que je veux vous dire, je préfère l'air libre autour de nous. »*

C'est vrai qu'elle a promis de parler. Et de quoi, si ce n'est de la peine qui semble, à certaines heures, la ronger ?... Ils gagnent la

campagne proche et s'assoient sur une pente herbeuse. Le site est quelconque, mais la verdure l'encadre, les oiseaux l'habitent : c'est suffisant pour trouver le courage d'y déposer une souffrance humaine.

« Je voudrais vous parler de Gillette ! annonce la jeune fille avec sa manière directe d'aborder les choses. Vous n'avez rien dû comprendre à nos réticences, aux miennes surtout, à son sujet ?... Puisque vous êtes devenu un ami de la maison, il me faut vous informer, bien que ce soit pénible. »

Il se garde de révéler sa précédente conversation avec les Girard, et, le cœur ouvert aux confidences, il écoute... Rien d'autre n'est dit tout d'abord que ce qu'il sait déjà. Et puis, la jeune fille va plus loin..., dévoile le calvaire de la maison aux apparences tranquilles : les vieux parents poussés peu à peu hors des affaires qu'ils ont créées : mais avec une habileté qui garde les formes, par l'intrigante belle-fille..., l'admiration béate de Vincent pour sa femme à qui il abandonne tout... et sa seule opposition à elle, la fille de la maison, qui ne s'en laisse pas imposer, pour garder la place de ceux que Gillette voudrait évincer :

« Ils sont si las, dit-elle, qu'ils se verraient dépouiller de toute autorité si je n'étais là pour soutenir la lutte, une lutte sourde dont personne ne se doute au-delà de la maison, et qui se circonscrit entre Gillette et moi.

- Mais ... Louis-Jean ?... interroge-t-il.

- Depuis la mort de sa femme, il a vécu comme dans un rêve. Lui aussi aurait tendance, par amour de la paix, à laisser tout faire. Si Edith avait vécu, cela ne se serait pas passé ainsi, car elle représentait une puissance qui tenait Gillette en bride. Comment vous expliquer cela ?... Une puissance faite de douceur, de valeur morale, mais dont le rayonnement obtenait tout sans presque qu'elle ait besoin de parler. Elle était une vivante incarnation de cette Epître où saint Paul décrit la charité prudente, clairvoyante,

*si forte dans sa tranquille vérité, qu'elle obtient tout ce qu'elle veut.*⁷

- *Mais vous-même, Anna ?...*

- *Non : moi, je suis trop directe, trop humaine, pour tout dire. Je lutte ouvertement et n'arrive pas toujours au résultat souhaité. »*

Elle a repris cet air farouche qui l'habite de temps en temps sous la pesée d'on ne sait quelle peine. On sent la force terrible et contenue d'une eau furieuse de son emprisonnement derrière une écluse. Et parce que, dans l'âme de Pierre, monte aussi une autre force, celle d'un amour que chaque heure nouvelle confirme, il veut ouvrir l'écluse à tout prix... oui, à tout prix, puisqu'après ce début d'abandon, la jeune fille se tait et semble ne plus rien vouloir ajouter.

« *Tamta, dit-il affectueusement, avez-vous compris que je suis pour vous un ami vrai ?*

- *Oui, Pierre, dès le premier soir.*

- *Alors, dites-moi tout, car je sens que vous avez encore une autre peine ?*

- *C'est vrai ! avoue-t-elle simplement : il y a que Gillette veut remarier mon frère avec sa nièce. »*

Ce n'est pas ce qu'il attendait... Encore une affaire de famille au lieu de la détresse personnelle, qui touche peut-être au mal d'amour ?... et qu'il voudrait connaître. Néanmoins, il écoute de toute son âme :

« *Gillette prétend qu'à son lit de mort Edith, préoccupée de l'avenir de son mari et de son fils, aurait exprimé, par écrit, le désir de voir Louis-Jean se reconstituer un foyer. Mais personne n'a jamais eu connaissance de cette lettre.*

- *Et à vous, Anna, elle n'a rien dit ?*

- *Si !... Un soir, dans ce besoin exquis qu'elle avait de toujours chercher le bien des autres, elle a émis la même idée devant moi, mais sans parler de cette lettre. Je l'ai fait taire.*

⁷ Cf. 1 Co. 13.

Louis-Jean aussi. Nous ne savons rien de plus, ni nous ni les Vanot.

- Qui sont les Vanot ?

- On n'a pas eu encore l'occasion de vous en parler. Ce sont les parents d'Edith avec qui nous restons en étroites relations d'affection. Nous nous voyons souvent. Ils nous sont plus proches que le ménage Vincent, ayant les mêmes conceptions de la vie que nous.

- Habitent-ils donc la région ?

- Pas précisément... A petite distance pourtant, avec les facilités actuelles de communication. Ils exploitent, en Beaujolais, des propriétés vinicoles qui les retiennent sur leurs terres. Mais nous y allons souvent ; et ils nous envoient Rita, la délicieuse petite sœur d'Edith, formée par elle, et dont Domi raffole. »

Un silence..., puis elle ajoute :

« Il y a autour de leur maison beaujolaise une luminosité qui vous enchanterait... Louis-Jean pourrait vous y emmener un jour.

- Mais, dans tout cela, vous ne m'avez pas dit ce qu'il pense, lui, le principal intéressé, des projets matrimoniaux de sa belle-sœur ?

- Il en sourit et nous dit de ne pas nous en préoccuper..., que cela n'a pas d'importance...

- Evidemment : avec la qualité d'amour qu'il garde à sa femme, ce n'est pas à craindre. »

Elle laisse tomber trois mots inattendus : « Sait-on jamais ?... »

Et comme Pierre la regarde, surpris : « Voyez-vous, dit-elle, les yeux perdus dans les lointains, la qualité d'amour y est, oui, mais Gillette est habile. Et puis, je vous demande pardon de ce que je vais avancer, je n'ai aucune confiance dans la fidélité des hommes. »

Après quoi, délibérément, à la manière de quelqu'un qui veut clore un entretien, elle ouvre son sac : « Je vous ai averti de ce qu'est notre situation familiale. Il le fallait pour le jour,

impossible à éviter, où vous ferez la connaissance de Gillette, Maintenant, quittons ce pénible sujet, et lisons Ruysbroek... »

A quoi bon protester ? elle ne dira rien de plus. L'écluse ne s'est pas ouverte, malgré la force d'amour qui pèse sur ses portes... Et Pierre Sériac écoute les mots du vieil auteur lus tout haut par Anna, comme une musique lointaine..., si lointaine !... qui résonne sans rien lui apprendre et qui berce sans le consoler.

*

CHAPITRE V

Quinze jours se sont écoulés pour Pierre à lire, à rêver, à peindre aussi. Car le charme du pays est tel que l'artiste a fait un rapide voyage à Paris, d'accord avec ses amis, pour arranger ses affaires en vue de séjourner un grand mois dans la Loire et d'en rapporter de lumineuses toiles. Mais La Verdière va céder maintenant la place à Charlieu où le ménage Vincent, dont il a bien fallu faire la connaissance, insiste à son tour pour garder le peintre :

« Aller à l'hôtel, Monsieur Sériac ?... Vous n'y pensez pas et vous nous feriez de la peine.

- C'est que... j'aurai besoin de plusieurs séances pour saisir ces jeux de lumière matinale qui m'empêchent de retourner coucher à La Verdière. Et, si cela se prolonge, je craindrais d'être indiscret.

- Pas du tout. Il y a une chambre d'amis prête pour vous : venez la voir. »

Et Mme Vincent Lanel l'entraîne... La maison qu'habite toute la famille est aussi vaste que confortable : au rez-de-chaussée, les parents, leur fille et le fils revenu chez eux depuis son veuvage ; au premier, le ménage Vincent où Gillette a groupé de beaux vieux meubles, car elle a du goût.

A la voir évoluer, souriante, apparemment inoffensive au milieu de ces souvenirs d'un tranquille passé, l'hôte se demande si elle est bien la femme dangereuse qu'on lui a décrite. Ses yeux noirs sont si enfantinement caressants !... Il est vrai qu'un « *quelque chose* » de très assuré dans la voix et dans les gestes annonce qu'on n'est pas en face d'un être neutre. Le seul ton sur lequel elle remarque des grains de poussière oubliés par sa bonne au coin d'une console, et regrette de n'avoir pas eu le temps de procéder elle-même au ménage en dit long sur une suffisance candide à force de s'affirmer totale... Et des réminiscences des

pieuses lectures auxquelles il se livre depuis quelque temps remontent à l'esprit de celui qui, maintenant, se préoccupe du travail divin dans les âmes : ... *Pour tout bien faire, il faut toujours de l'humilité... Soi-même est un puits corrompu qu'il faut dessécher...*

« *Alors, n'est-ce pas, Monsieur Sériac, reprend la voix redevenue très douce, nous vous attendrons demain, puisque ce soir vous voulez encore remonter à La Verdière avec Louis-Jean ?... Et souvenez-vous de garder un instant libre autour d'une tasse de thé pour voir cette dame dont je vous ai parlé, une de vos admiratrices qui désire si vivement vous connaître.*

- *Oh !... rien ne presse.*

- *Quand je pense aussi que Louis-Jean ne vous a pas même montré le musée établi dans les salles de l'abbaye ?... Je vous y conduirai. Il faut que vous voyez cette **Vierge à l'oiseau** du XV^e ! »*

Le téléphone l'appelant, elle s'excuse un instant et sort de la pièce.

« *Cette statue est-elle donc si remarquable ?* demande Sériac à son ami.

- *Pas tellement ! Les traits de la Vierge, et surtout ceux de l'Enfant qui tient un oiseau, ont une certaine grâce de par la finesse de l'expression : c'est tout.*

- *Alors, pourquoi ?... »*

Le beau-frère éclate de rire :

« *Puisque Tamta te promène à la recherche des vieilles pierres, Gillette n'a plus qu'à s'arroger le domaine de la sculpture.*

- *Es-tu sérieux ?*

- *C'est toi qui me parais l'être effroyablement : quelle indifférence en face de cette admiratrice qui te réclame !*

- *Ah ! vois-tu, Louis-Jean, si elle avait dit : **Il y a là quelqu'un qui vous aime ! j'aurais bondi ; mais : quelqu'un qui vous admire ! quelle sottise creuse !...***

- *Triste, mon Pierre ?*

- *Oui : ces phrases vides, cette vie du dehors qui se touche et qui est froide me donne le besoin aigu d'en sortir pour trouver une vie qui ne se toucherait pas et qui serait chaude.*

- *Toi, si accordé aux extérieurs ?... à la lumière ?...*

- *Accordé, dis-tu ?... Il est vrai que je porte en moi tout un orchestre intérieur, mais c'est pour ma petite joie et ma grande douleur. »*

Gillette les interrompt : *« On me réclame au bureau pour une affaire urgente. A cette heure, qui est celle du courrier, je n'ai pas beaucoup de liberté, mais nous nous retrouverons n'est-ce pas ? »*

Sur un adieu rapide, elle laisse les deux hommes pour gagner, de l'autre côté d'une vaste cour, les ateliers des soieries de la Maison Lanel ; et Pierre demande à son ami :

« Nous remontons tout de suite à La Verdière ?

- *Oui ; mais je passe un instant chez nous, auparavant, pour chercher différentes choses dont maman a besoin. Si tu ne redoutes pas la vue mélancolique d'un appartement non habité, viens avec moi en bas. »*

Vue mélancolique ?... peut-être, mais harmonieuse quand même : les pièces closes gardent l'ordre dans lequel Anna a couché les choses endormies, et son souvenir flotte autour de celles-ci. Une fois pourvu de ce qu'il doit emporter, Louis-Jean s'arrête dans la pénombre d'une salle à manger qui doit être gaie quand Domi l'anime de son rire et sa tante de sa grâce. Pour le moment, il n'y a là que deux hommes maladroits, et des confidences qui voudraient jaillir entre eux :

« Qu'est-ce que tu as, vieux ?... interroge Lanel à mi-voix. Depuis ton retour de Paris, tu ne sembles plus dans ton assiette.

- *Je n'arrive pas à décrocher ce don de Science que vous m'aviez promis ! Je lis, à m'en rendre malade, et, plus je lis, moins je comprends : il doit, soi-disant, rendre sensible ce qui est absent, apparent ce qui est caché, imaginable - s'il se peut ! - ce*

qui n'est qu'intelligible, intelligible ce qui se dérobe à l'attention... Or, rien de tout cela ne se produit en moi !

- Tu as déjà réalisé un grand point : c'est que le Saint-Esprit n'est plus pour toi le Dieu inconnu, comme pour tant de chrétiens qui prient le Père, le Fils ; mais la Troisième Personne ?... jamais ! Et tu commences à savoir sur lui bien des choses...

- Livresques... oui : qu'il est le baiser du Père et du Fils ?... mais c'est un baiser sans bouche ! qu'il est l'épanchement complet de la vie intime de Dieu ?... mais c'est une vie incommunicable !...

- Par soi, oui ; à travers ses dons, non.

*- Parles-en des dons !... du don de Science !... Ah ! j'ai lu Ruysbroek qu'Anna prône. Mais qu'est-ce que ça me fait de savoir que ce don est une lumière surnaturelle, répandue dans la puissance raisonnable, afin de permettre à l'homme de mener une vie morale dans sa plus haute perfection ?...⁸ Oui, qu'est-ce que ça peut me faire si cette lumière s'éloigne de moi au fur et à mesure qu'on en parle ?... Tout ce que j'ai retenu, c'est que la vue des merveilles de la création peut nous amener à chercher ce que ton mystique appelle **l'honneur de Dieu**, mais le bonheur de l'homme ?... hélas ! non.*

*- Ruysbroek n'est pas **mon** mystique.*

*- Il est bien suffisant que ce soit celui de ta sœur !... Et cette distinction entre la science infuse qui serait mise directement dans l'intelligence par Dieu, et celle qu'il faut acquérir par un travail, quand je n'obtiens ni l'une ni l'autre... Cette connaissance du matin - **matutina** - et celle du soir - **vespertina** ! - au dire de ton saint Augustin (car celui-là est bien tien ?), quelle ironie quand on chemine en pleine nuit ! Ah ! ta sœur m'a embarqué dans une fichue aventure !*

- Tu lui en veux ?

- Oui. »

⁸ Cf. Ruysbroeck l'Admirable, *Le Royaume des Amants de Dieu*, chapitre XVIII « Du don de science ».

Depuis un instant, Louis-Jean considère attentivement son ami : « *Il y a autre chose que tu ne dis pas... Oh ! je ne méconnais nullement ta souffrance de ne pas trouver Dieu aussi vite que tu le voudrais. Mais, n'est-ce pas qu'à côté de cela, il y a encore autre chose ?* »

L'autre ne répond rien. Et c'est un aveu.

« *Veux-tu que nous rentrions, et tu m'en parleras dans la voiture, ou tu ne m'en parleras pas, à ton gré !... Ou bien, veux-tu que nous restions un instant dans cette semi-obscurité ?*

- *Ici, je préfère. Mais je ne saurai pas t'avouer...*

- *Pourquoi dire ce que j'ai deviné ?... Pierre, tu aimes Tamta ?...*

- *... Et elle ne m'aime pas !* »

Instinctivement, il est tombé sur une chaise, a posé ses coudes sur la table de la salle à manger où ils se trouvent et enfonce sa tête dans ses mains. Louis-Jean aussi s'est assis. On dirait deux ombres ; et peut-être la table sur laquelle ils s'accourent ne leur offre-t-elle qu'une nappe ténue de poussière. Mais cela n'a pas d'importance. On n'est pas ici chez l'impeccable Gillette : la misère des choses et des êtres peut s'étaler.

« *Pourquoi crois-tu qu'elle ne t'aime pas ?* demande Louis-Jean.

- *Parce qu'elle a pour moi un secret : je la sens souffrir sans rien savoir de sa peine.*

- *Pauvre Tamta !* reprend le frère avec compassion, *comment aurait-elle pu te raconter ce drame, car c'en fut un !... mais, moi, je vais te le dire... Ecoute.* »

Serait-il vrai que Pierre va savoir enfin à quoi s'en tenir sur cette âme de jeune fille qui, depuis leur première rencontre, l'attire et le repousse à la fois par son incontestable valeur faite de charme et de mystère ?... Et voici, pour éclairer le mystère, des mots qui arrivent volontairement simples, comme cette douloureuse histoire les exige.

Anna a été fiancée ; ou, plutôt, on allait la fiancer à un jeune avocat d'ici, quand Gillette le lui a pris. Alors, elle y a renoncé, et elle en reste blessée.

« Pris ?... Comment l'autre a-t-elle pu prendre, étant mariée et semblant en parfaite entente avec son mari ?

- Evidemment, je t'explique les choses d'une manière simpliste, avec une brutalité qui s'accorde mal aux nuances de la situation. Ce que Gillette a fait, c'est capter l'attention de ce garçon, se l'attacher comme adorateur. Elle en traîne beaucoup en laisse, mais celui-ci a eu, et garde, le numéro 1.

- Et son mari laisse faire ?

- Il a en elle une totale confiance. Je crois, moi aussi, que les jeux de ma belle-sœur sont purement platoniques, mais combien savants ! Une chatte rouée qui aurait besoin de manier une bande de souris : elle les blesse d'un coup de patte, mais elle dédaigne de les croquer et les garde, dans le voisinage, pour s'amuser.

- Quel âge a donc ce garçon ?

- Largement quinze ans de moins qu'elle ! Qu'est-ce que ça fait ?... Orphelin, de bel avenir, elle a joué à la mère pour l'entourer, ou plutôt à la nourrice qui gorge et qui étouffe : un type d'Antinéa, d'ailleurs curieux. Mais ma sœur, avec son intransigeante droiture, s'est dressée pour rompre quand elle a constaté à la fois l'influence de Gillette sur le jeune homme et la soumission du jeune homme à Gillette.

- Mais c'est un benêt qui ne méritait pas une Anna ! »

Le mot jailli provoque une humble réaction chez celui qui informe :

« C'est surtout un faible de volonté. Et ne sommes-nous pas tous des benêts en face de la femme que nous aimons ?

- A quoi cela le conduira-t-il ?

- A rien, pour le moment, qu'à faire la cour à sa dulcinée.

- Car l'histoire est récente ?

- Elle remonte à plus d'un an : mais Anna en reste toujours meurtrie : c'est comme si tout l'horizon s'était fermé pour elle, avec une grosse pierre qui la broye par-dessus.

- Et, malgré cette peine, dit lentement Sériac, elle a pu construire en elle cette admirable vie qui rayonne sur tous ?

- Dis plutôt : avec cette peine qui a renforcé le magnifique travail intérieur déjà ébauché en elle avant sa rencontre avec René Briollet - ainsi s'appelle l'olibrius dont nous parlons... Sais-tu, Pierre, que j'ai pour Tamta une véritable admiration, moi qui la vois vivre, si simplement donnée à nous tous ? »

L'autre n'a qu'un mot pour rompre le silence qui tombe ensuite :

« Explique...

- Cela peut-il s'expliquer ?... Anna est une âme de feu : elle a toujours aimé tout le monde plus que tout le monde n'a pu l'aimer. Alors, de ses tendresses blessées par les insuffisances qui ont jalonné sa route, elle a su faire un grand feu d'amour compatissant qui réchauffe tout ce qui s'approche d'elle... Tiens, elle me fait penser au mot de Claudel qu'elle réalise si bien : **Je veux apprendre avec Dieu à être cette chose toute bonne et toute donnée qui ne réserve rien et à qui l'on prend tout.**

- Mais toi, Louis-Jean, tu la comprends, et tu n'as pas été insuffisant pour elle ?

- Si... Je me sens tellement petit à côté d'une telle nature ! Moi, vois-tu, je ne suis qu'un pauvre homme !

- Tu m'as dit, pourtant, au jour de notre première rencontre à l'abbaye, que tu te trouvais heureux ?

- Et je le redirais..., mais cela n'empêche de sentir ni ses limites ni sa misère ! »

Lanel a peu parlé encore à son ami du grand amour de sa vie : une pudeur le rend réticent pour évoquer tout haut le souvenir de sa femme. L'autre le sait ; et, pourtant, il essaye d'ouvrir la porte qui n'est, certes ! pas verrouillée, mais poussée avec précaution :

« Toi aussi, Louis-Jean, tu restes blessé ?

- *Pas à la manière d'Anna. J'ai souffert affreusement : j'ai versé, sans que personne le sache, de ces larmes qui érodent l'intérieur du cœur, et j'ai trouvé ce cœur bien médiocre puisqu'il n'arrivait pas à se rompre d'amour quand Edith est partie !... Mais c'est ensuite, à la lumière de sa mort, que j'ai retrouvé la force de vivre.*

- *C'est beau ce qui t'est arrivé là !*

- *Je ne sais pas si c'est beau, mais c'est sûr ! Le départ d'Edith ?... Les gens qui ne savent pas appellent cela mourir ; et c'est sur terre que tout sent la mort. Ils disent qu'ici on vit ; et c'est là-bas qu'on vivra. »*

Est-ce là un homme aussi heureux qu'il le prétend ?... se demande tout bas Sériac. Sans le savoir, l'autre répond à l'objection : *« Le bonheur, c'est de vivre dans un état d'amour ; mais, pour moi, c'est un état fait d'une incessante conquête du cœur, si dure ! et si douce !... Un état qui vous permet de cueillir l'heure, sans rien oublier, pourtant, de ce qui vous attend à la porte. »*

Un silence tombe, riche de pensées qui écrasent un instant les deux hommes. Ils s'y attardent peu, car, le premier, Louis-Jean se souvient, comme il l'a dit, de *« tout ce qui attend à la porte »* :

« Il faut partir, fait-il en se levant.

- *Ecoute, demande encore Pierre avant de quitter la pièce où de si graves débats viennent de se tenir, je voudrais te poser une dernière question : est-ce qu'Anna aimait son avocat comme tu as aimé Edith ?*

- *Ah ! sûrement pas ! »*

S'il prêtait l'oreille, Louis-Jean entendrait à ses côtés un soupir de soulagement ; mais, tout occupé à chercher ses clés, il ne percevait rien :

« Vois-tu, explique-t-il, elle l'aimait assez pour l'épouser : une femme comme ma sœur n'accepterait pas de se marier sans cela ! mais l'avoir aimé d'un grand amour ?... je ne crois pas. Elle avait beaucoup hésité avant de se décider, comme si elle

souperait ce qu'elle allait donner et ce qu'elle pouvait recevoir, sans trouver la part égale.

- Alors, penses-tu qu'elle puisse, un jour, en aimer un autre ?

- Si cet autre est à sa taille, pourquoi pas ? »

Et, regardant affectueusement son ami, il n'ajoute qu'un mot :
« *Essaye !* »

Après quoi, faisant grincer les serrures, il referme l'appartement, doucement recueilli sur un grand souvenir de plus.

Dans la voiture, les deux hommes ne parlent que de banalités. Volontairement, leurs âmes s'enferment dans le cycle résolu des confidences échangées, sans aller plus avant. Et quand ils atteignent la petite maison de La Verdière, c'est pour y trouver, au milieu des caresses tumultueuses de Domi, un branle-bas de vaisselle :

« *Vite, mes enfants ! on va se mettre à table tout de suite, annonce la maîtresse de maison, car Papi a projeté quelque chose : puisque Pierre nous quitte demain pour Charlieu, il voudrait lui faire entendre ce soir, à l'électrophone, la messe de Requiem de Berlioz. C'est un des plus beaux enregistrements que nous ayons, mais long !*

- Vous goûterez cette splendeur, Pierre, explique le vieux monsieur : une musique belle et sauvage, comme la qualifiait Alfred de Vigny, convulsive et douloureuse : tout le drame grandiose de la mort aux images dramatiques, avec des moyens démesurés, n'est-ce pas, Tamta ? »

Il cherche l'approbation de sa fille, mais c'est Louis-Jean qui répond : « *Le plus beau des thèmes pour un compositeur épris de gigantisme n'est-il pas la fin du monde ? Berlioz voulait que sa musique bouleversât les hommes par une puissance démesurée, par l'accumulation des forces de l'orchestre tombant sur l'auditeur pour le submerger. Il a réussi ; et l'appareil de Papi le transmet admirablement.* »

Dans l'ombre d'un recoin où la jeune fille prépare un compotier, sa voix dit seulement : « *Oui, tout y est : goût et grandeur..., feux et tonnerre...* »

Et changeant brusquement de conversation :

« *Alors, vous nous quittez demain pour plusieurs jours, Pierre ?*

- *Et figurez-vous que j'ai accepté l'invitation de Mme Gillette qui me veut chez elle plutôt qu'à l'hôtel.*

- *Vous avez très bien fait.* »

La voix n'a pas bronché ; le visage non plus. L'artiste se rapproche d'elle et, profitant d'un court moment où ils se trouvent seuls, tandis que les autres s'affairent à la cuisine :

« *Anna, demande-t-il craintivement, cela vous contrarie-t-il ?*

- *Pas du tout ! Je vous ai averti du caractère de ma belle-sœur. Cela suffit. C'est à vous, maintenant, à courir vos risques.*

- *Et je les cours gaillardement, car j'ai une raison pour laquelle les avances de votre belle-sœur n'auront aucun effet sur moi.*

- *Qui vivra verra !* dit-elle seulement avec un sourire plus courageux que convaincu.

- *Oui, qui vivra verra !* répète-t-il, *et quand vous aurez vu, peut-être alors vous la dirai-je, ma raison !*

- *Mais, Pierre, cela ne me regarde pas.* »

Elle a levé sur lui des yeux étonnés, dans lesquels ne passe aucune arrière-pensée. Et il est heureux que Mami appelle tout son monde à table, car Sériac se demande si, devant ce regard pur, il pourrait encore tenir longtemps secrète sa raison de ne pas remarquer une Gillette à cause d'une autre qui, sans vouloir rien prendre de lui, a cependant tout conquis.

Domi a demandé comme une faveur d'être à côté du « *monsieur* », ce soir :

« *Entre Tamta et toi ; et je serai très sage, annonce-t-il.*

- *Tu abandonnes ainsi ton papa ?*

- *Mon papa, il s'en va pas. Et toi, Monsieur..., et toi...* »

Le petit cœur trop sensible se gonfle.

« *Il reviendra !* dit avec assurance Louis-Jean.

- *Ah ?... demain ?* »

Pour les petits, « *demain* » signifie bientôt, et personne ne le détrompe.

« *Mais, interroge l'artiste, ce jeune homme ne va pas assister au **Requiem** de Berlioz ?*

- *Vous pensez bien que non ! Tout de suite après le dîner, au dodo.*

- *Et la musique ne le réveillera pas ?*

- *S'il est bien endormi, non. Nous en faisons souvent l'expérience.*

- *Quand est-ce que j'entendrai la musique ?* réclame le bambin.

- *Un autre jour, promet Tamta. Ce soir, je te dirai l'histoire du petit canard vert qui sortait de la fontaine.*

- *Ah !... C'est plus beau que la musique ?*

- *Pour toi, beaucoup plus beau !*

- *Très bien, approuve Papi ; pendant que tu l'endormiras, cela donnera à M. le curé le temps d'arriver... Oui, je l'ai invité. Il est fou de Berlioz et a déjà entendu plusieurs fois sa **Messe de Requiem**, mais il ne s'en lasse jamais ! Cela ne vous contrarie pas ?*

- *Au contraire : j'ai beaucoup de sympathie pour lui, si affable et si doux !*

- *D'une douceur qui recouvre une indomptable volonté... L'histoire de sa pipe le prouve !... Avez-vous remarqué qu'il ne fume jamais ?*

- *Papi, raconte l'histoire de la pipe ?... implore Domi.*

- *Eh ! bien, voilà : M. le curé était un fumeur enragé, et Mlle Lise lui représentait vainement qu'il dépensait en fumée beaucoup d'argent qui serait mieux chez ses pauvres. **C'est vrai**, se dit-il un jour : **si j'essayais de faire des économies sur mon tabac ?... Une***

pipe dure vingt minutes... Tâchons, ce matin, pendant vingt minutes, de ne pas fumer !

- Il y est parvenu ?

*- Et comment !... Après cela, il a pensé : **Puisque j'ai tenu ces vingt minutes, je peux en tenir vingt autres.** Et ainsi de suite, à plusieurs reprises. Pour détourner son attention, il est parti voir ses poiriers, puis il a fait son catéchisme. Evidemment, il ne se sentait pas bien : il lui manquait quelque chose, mais il a tenu bon... Le déjeuner est arrivé... Ensuite, il s'est créé toutes sortes d'occupations pour s'éloigner de la fascinante pipe. Ainsi a passé la journée. Le lendemain, il a recommencé. Les jours suivants, comme il le dit lui-même, la cause était gagnée... Vous lui demanderez tout à l'heure de vous raconter ça. »*

Mais quand le pasteur arrive, alors qu'on termine le dessert, Pierre a d'autres choses à lui dire. Et tandis que toute la petite maison se presse : Tamta à coucher Domi, le vieux couple à faire ses rangements, Louis-Jean ménage aux deux hommes un instant de causerie : « *Monsieur le curé, Pierre n'est pas heureux dans sa quête du don de Science, aidez-le !...* »

La porte claque et le néophyte avoue sa détresse de chercher sans trouver, et de ne plus vivre que des joies en lutte avec des tristesses !

« C'est parce que votre vie n'est pas encore pleine de Dieu ! répond celui que son ministère rend proche des âmes. *Quand vous lui serez uni, il n'y aura plus ni peine ni fatigue : le Seigneur allège celui qu'il remplit.*

*- Mais comment réaliser cette union ?... Par les moyens dont j'ai l'habitude de me servir, j'interroge la terre, les fleurs, le soleil. Je les implore : **Dites-moi quelque chose de Dieu, puisque c'est lui qui vous a créés.** Ils restent muets.*

- Leur réponse, c'est leur beauté : elle témoigne à elle seule.

- Pas assez !... Alors, je cherche dans vos livres. Et vos livres ne me donnent rien ! Est-il bien nécessaire de continuer à les lire ?

- *A la manière dont vous avez jugé utile de faire l'éducation de votre œil pour goûter un paysage et produire une belle toile, oui. Mais ce n'est pas là l'essentiel.*

- *L'essentiel ne serait-il pas de se concilier ce Dieu si difficile à atteindre ? J'ai lu, ce matin, dans la **Genèse**, une phrase qui m'a frappé : **Je l'apaiserai par ce présent qui va devant moi, et ensuite je verrai sa Face.**⁹ Mais quel présent trouver ?*

- *Nous n'avons que celui de notre misère, dit humblement le curé. Et comme nous ne pouvons rien par nous-mêmes, le plan d'action est simple : vous regardez la nature ?... vous lisez ?... oui !... Mais est-ce que vous priez ?*

- *Peu. Je n'en ai pas l'habitude.*

- *Alors, vous négligez le moyen sans lequel rien n'est possible : on ne reçoit qu'en demandant ! Voulez-vous voir la route ? Priez !... Voulez-vous avancer ? Priez !... Monter dans la lumière ? Priez !... Vous prétendez recevoir le Saint-Esprit ? Mais priez donc ! Les apôtres priaient lorsqu'il est descendu en eux ! »*

Le peintre regarde son interlocuteur : il a devant lui l'homme de la pipe dont on parlait tout à l'heure, qui sait vouloir et obtenir ce qu'il veut.

« *Puisque vous lisez la Sainte Ecriture, reprend le prêtre, avez-vous remarqué cette parole du Psalmiste : **Ce n'est pas leur bras qui leur a donné la victoire. C'est la lumière de ta Face, parce que tu les aimais** (Ps. 11, 4) ? Or, vous êtes aimé de Dieu, et si vous réclamez sa lumière, elle viendra.*

- *Je serais aimé de Dieu ? moi ? répète Pierre. Et il verrait mes efforts pour l'atteindre ?*

- *Il voit, mais il se tait. Nous, nous ne voyons rien, et nous parlons. Lui seul est le grand Voyant qui garde un silence volontaire jusqu'à l'heure où il juge bon de le déchirer : la prière hâtera certainement pour vous cette heure. »*

⁹ Cf. Gn. 32, 21.

La conversation tombe brusquement, tandis que la porte s'ouvre et que la voix de Mami s'exclame : « *Mais ils sont dans l'obscurité !... Pourquoi n'avoir pas allumé ?* »

La nuit est en effet tombée : par la grande baie, on voit briller les étoiles.

« *Voilà l'atmosphère qu'il faut !* remarque Louis-Jean, *pour goûter, comme dit M. le curé, le dramatique mystère de la condition humaine évoqué par Berlioz.*

- *Oui, renforce le pasteur, son **Requiem** est une œuvre capitale qui exprime ce que le romantisme a conçu de plus fort en antithèse et dépasse une formule d'école. L'humain sublimé s'engage là dans ce que la révélation enseigne du mystère que nous portons en nous, pour en donner la clé... C'est pourquoi j'aime qu'on éteigne les lampes pour mieux apprécier, devant le seul scintillement du ciel, cette grandiose musique !... Cela ne vous ennuie pas, Monsieur Sériac ?*

- *Au contraire !* »

Chacun s'étant installé à sa guise, sur la terrasse ou dans la salle, le thème sombre du premier disque semble sortir péniblement de la terre pour s'enfler à la manière d'un cri après lequel s'élève le gémissement des voix : *Requiem æternam*. Basses et ténors, en mouvements contraires, alternent avec le chant plaintif des femmes¹⁰. On est saisi par cette crainte de l'âme qui sent approcher son Juge. Tout est grand, mais d'une simplicité presque effrayante. Et puis se déroule, après une phrase apaisante où soupirent les flûtes, l'éclatement du *Kyrie* dont l'appel, plein de détresse, s'éteint peu à peu dans le silence.

Emus, les auditeurs se taisent. Seul, Papi commente en changeant ses disques : « *Berlioz a noté quatre-vingt soprani, soixante ténors, soixante-dix basses ; indications relatives puisqu'on peut doubler, ou tripler, si le local le permet, la masse vocale et instrumentale, et passer à un chœur immense de sept cents à huit cents voix !* »

¹⁰ Explications tirées de la partition.

Celui-ci monte dans le *Dies Irae* qui suit. L'épouvante approche ! Les voix de femmes tournent, s'affolent ; l'orchestre gronde en un tremblement de tempête, comme si l'Esprit passait en soufflant. Puis, à travers le ciel qui s'ouvre, éclate la foudre : quatre orchestres de cuivres résonnent en une redoutable fanfare qui réveille les morts : Berlioz tient là sa fin du monde. Inspiré par les mots de la prose liturgique : *Le son éclatant de la tempête réveillera les morts au fond du sépulcre et les poussera tous vers le trône du Seigneur !* il fait écrouler la terre et les astres en une sorte d'apocalypse sonore... L'effet est tel que, sous cette musique torrentielle, toute la petite maison vibre.

Pierre s'est levé pour entendre cela du vestibule où les résonances sont encore plus magnifiques. Oppressés, les autres redemandent un instant la lumière pour se revoir, se constater vivants au milieu du cataclysme auquel ils ont pris part. Et Papi en profite pour commenter : « *Qu'en dites-vous ?... Il y a là vingt trombones, douze trompettes, douze cors, quatre ophicléides, seize timbales, deux grosses-caisses, quatre tam-tam, dix paires de cymbales...* »

Mais l'arrêt n'est pas long ; tous ont hâte de s'inscrire à nouveau dans le drame musical, quelque épouvantable qu'il soit. Et les disques se succèdent où le pécheur s'interroge avec effroi : *Que dirai-je alors, malheureux que je suis ?* Le sentiment de crainte est devenu si humble que les phrases hésitent dans une sorte de désert où l'orchestre répond en un lointain de rêve...

Bouleversé, Sériac est resté seul dans le vestibule tandis qu'éclate ensuite, avec une pompe presque théâtrale, le « *Rex tremendæ : ô Roi, Majesté de terreur* », qui alterne avec la supplication des âmes : « *Sauvez-moi, Source de Bonté !* »... De nouveau, les voix de terreur, l'évocation de la honte des damnés..., un grand silence..., une note flasque dans la profondeur des cordes... On sent frémir l'eau épaisse et morte du « *lac infernal* ». Mais, crevant ses brouillards, les cuivres font crouler leurs cataractes sonores : *Libera me !* supplient les âmes tourmentées.

Et les implorations de se succéder : *Salva me...*, murmurent les femmes sur deux notes fondues dont le decrescendo, à peine perceptible, est d'une émouvante simplicité. *Rex tremendæ!* clame le chœur dans un renfort d'orchestre. Ténors et basses ayant répété l'imploration, les voix se perdent en une dernière espérance.

Le curé est sorti à son tour pour rejoindre Sériac dans le vestibule, mais Sériac ne le voit pas. Pris par une émotion intense, il s'est assis sur les marches de l'escalier ; et, la tête dans ses mains, il pleure. Durant le court silence d'un changement de disque, le prêtre l'entend qui répète tout bas : « *Salva me..., salva me.* » Alors, discrètement, il va regagner la salle à manger, mais Tamta est devant lui qui n'a rien perdu non plus de la scène. Le prêtre et la jeune fille se regardent.

« *Laissons-le !* » dit le premier.

Elle incline la tête sans un mot, et la musique reprend, du *Quærens me* au *Lacrymosa*, ménageant les repos et les ombres, après avoir ébranlé les colonnes du monde... Désormais, il est deux âmes, dans la maison, qui, au-delà du drame musical, savent qu'il s'en joue un autre auprès d'elles ! et, tout en écoutant Berlioz, ces deux âmes-là prient pour Pierre.

A l'Offertoire, la lente mélodie des violons se double de poignants altos, puis de violoncelles. Flûtes et haut-bois planent au-dessus. Les voix supplient saint Michel. Le désir angoissé de la Promesse passe en elles, jusqu'aux profondeurs des secondes basses, pour se résoudre en un *Amen* murmuré.

Et puis, après l'*Hostia* aux notes étranges, à la couleur fantaisiste, c'est le magnifique *Sanctus* : une seule voix, celle d'un ange, perdue dans les blancheurs. Elle chante sur un fond scintillant de quatre violons et le tremblement des altos divisés. Seules, les voix de femmes lui répondent en une enfantine douceur. On songe aux « *voix d'enfants sous la coupole* »... Puis, des coupures interviennent : une fugue qui se déroule

allégrement..., un solo, avec des répons de femmes enveloppés de bruisantes sonorités...

Sans bruit, Pierre Sériac est rentré dans la salle. A côté des autres, il écoute l'*Agnus Dei...* et la Communion, conclusion sereine, après tant d'épouvantements. Toutes les voix, et les cinq orchestres, mais fondus maintenant en une douceur éthérée, créent une atmosphère lumineuse où l'*Amen* terminal s'enveloppe d'arpèges pareils à des ailes d'anges.

Quand la lumière est rendue aux auditeurs, les deux qui savent osent à peine regarder Pierre. Il est très pâle. Et, dans une tendre miséricorde, le curé voudrait lui épargner d'avoir à parler, à présent, de choses banales : « *Monsieur Lanel, dit-il, vous nous avez bouleversés. Après une telle audition, je vous propose ce qui en sera le plus délicat remerciement : nous séparer là-dessus pour aller faire chacun notre prière et nous endormir dans l'enveloppement de cet Amen... Voyez : je vous donne l'exemple...* »

Rapidement, il serre les mains tendues et se dirige vers la porte.

« *Comme vous avez raison, approuve Pierre. Je vous emboîte le pas.* »

Très vite, lui aussi, souhaite le bonsoir à tous... Un peu étonné, le vieux ménage regarde les uns et les autres : mais chacun a une telle confiance en son pasteur que l'on se trouve d'accord.

Reconduit par Anna, l'abbé Girard se réjouit de voir Pierre disparaître dans son escalier... La jeune fille a ouvert la porte ; ils gagnent la grille qu'enveloppe le parfum des roses :

« *Il fallait s'attendre, dit le curé, à ce qu'un artiste soit traité par Dieu en artiste ; et qu'il le rencontre à travers le beau... Cher M. Sériac, comme il semble touché !*

- *Est-ce que cette flambée mystique sera solide ?* interroge lentement Anna.

- *Peut-être oui... Ce soir est grand, mais c'est demain qui importe !* »

Et, tout en enfonçant son béret sur la tête : « *Allons dormir ! conclut-il. Et prions pour que notre ami ne se mêle plus, maintenant, de travailler sans le secours du Saint-Esprit.* »

*

CHAPITRE VI

Pierre n'a rien su du mystérieux colloque qui s'est tenu, ce jour-là, entre Louis-Jean et sa sœur, avant de gagner Charlieu pour une dernière visite à ses vieilles pierres sous la lourde chaleur de juillet.

Car le mois qu'il croyait ne voir jamais finir se termine... L'été s'est installé et, maintenant, il lui faut repartir pour divers engagements pris avant le séjour chez les Lanel. En automne seulement, sa vie chargée de peinture à la mode retrouvera la détente de quelques semaines de liberté. Et tous ont projeté de se revoir alors en Beaujolais, dans la famille d'Edith, où l'on fera inviter Pierre Sériac.

Qu'a-t-il fait, lui, de ce mois dans la Loire ?... Un vaste travail, si l'on en juge par le nombre de toiles et d'études qu'il emportera. Grisé par les souvenirs et l'atmosphère créée depuis l'an de grâce 910 autour des Bernon, Odon et autres moines clunisiens, il a parcouru en tous sens l'abbaye, le prieuré, les venelles, les cours intérieures qui donnent à la petite ville un aspect si pittoresque. Il s'est attardé devant tel encorbellement, telle vieille façade où les pans de chêne, en croix de saint André, rappellent cette « *technique exemplaire du bois* », devenue un jeu pour les maîtres charpentiers du moyen âge.

Quel coin, maintenant, ne lui retrace pas un souvenir ?... Ici, Papi lui a conté les sanglantes querelles menées sur cette terre entre Armagnacs et Bourguignons... Là, Louis-Jean a parlé des fêtes données, en 1440, au roi Charles VII « *grandement reçu, suivant les possibilités des habitants de la ville* »... D'autres évocations plus tendres ont traversé les phrases d'érudition : c'est devant ce 29 de la rue Chevroterie que Pierre a remarqué les jeux du soleil dans les cheveux d'Anna, plus mousseux que jamais ce soir-là. Au coin de la porte en arc aigu du rez-de-chaussée, comme sa robe bleu lavande se détachait bien ! et tandis qu'elle regardait

les quatre baies en arcs trilobés du premier étage, comme ses yeux avaient pris des teintes magnifiques !

Et sur tout cela, à présent, va se tourner la page du départ, car, d'ici quarante-huit heures, l'artiste regagnera Paris ; et si ses bagages s'annoncent lourds d'études, son cœur reste vide de satisfactions : Anna n'a pas changé d'attitude à son égard ; et lui n'a rien osé avouer de l'amour dont il l'enveloppe. Il semble que l'épreuve de la vie acceptée, durant des jours, sous la houlette de Mme Vincent Lanel, n'ait servi à rien, bien qu'il en soit sorti sans l'ombre d'une compromission. Laconiquement, Louis-Jean a seulement conseillé à son ami : « *Tamta souffre. Sois patient... Laisse-la... Attends...* »

Cependant, si les cœurs craintifs des jeunes gens n'arrivent pas à se rejoindre, il n'en est pas de même des âmes ; et une haute intimité s'est établie entre les leurs, dans une région décantée où l'on parle, où l'on prie, où l'on fait ensemble de graves lectures ; lui, avec une ferveur de néophyte ; elle, avec l'autorité du maître déjà avancé sur le chemin. La « *flambée mystique* » déclenchée par le « *Requiem* » de Berlioz n'a pas été un feu de paille, mais le point de départ d'une évolution et la porte ouverte sur des perspectives qui les attirent à deux sans que le sentiment se donne le droit de parler.

C'est ainsi qu'avec une mélancolie refoulée Sériac aborde sa dernière visite au vieux Charlieu, en compagnie d'Anna, sans avoir entendu l'échange des brèves, mais significatives paroles entre le frère et la sœur :

« *Tamta, le laisseras-tu partir ainsi ? Tu sais tout. Je te l'ai dit. Et tu as vu... Pourquoi hésites-tu encore ?...*

- *J'ai crainte.*

- *Pas avec lui. C'est un cœur fidèle... Si je lui disais de te parler ?...*

- *Non ! Je ne veux pas risquer d'entendre les mots d'autrefois redits par lui.*

- *Pourtant, ton cœur à toi aussi a battu depuis quelque temps, et autrement qu'il y a un an ?...*

- *Tais-toi, Louis-Jean... Tais-toi !* »

Elle a dit cela si sauvagement qu'il n'a pas osé insister. Et ils sont partis pour leur dernière randonnée, avec le curé et sa sœur qui vont faire des emplettes en ville et qu'on retrouvera ce soir, à l'église Saint-Philibert.

Laissant les uns et les autres à leurs affaires, le peintre et la jeune fille commencent par se diriger vers le 12 de la rue Mercière pour revoir sa splendide porte Renaissance. Mais ce n'est pas l'entablement dorique avec sa corniche, ses métopes et ses triglyphes que fixe Pierre. Au-dessus de l'arc plein cintre, ses yeux s'attachent sur les deux déesses qui font cortège au héros antique du claveau. Elles ont la grâce des plus pures créations de Jean Goujon ; elles sont sans doute trop belles pour un cœur inquiet, car, brusquement, il tourne le dos : « *Allons ailleurs !* » dit-il avec un mouvement d'impatience mal réprimé.

Ailleurs ?... c'est l'étroite rue Chevroterie avec ses maisons que les siècles n'ont pas osé entamer. Mais, du seuil d'une boutique, une femme regarde les promeneurs. Et Sériac s'énerve à nouveau : « *Ailleurs !* » dit-il encore brièvement.

Mlle Lanel le suit avec docilité et les voici qui abordent la maison dite « *des Anglais* », quittant le moyen âge, après le XVI^e siècle, pour redescendre, à la suite des ans, vers le XVII^e. Une fois de plus, l'artiste immobilise sa compagne devant la façade ; puis, une fois de plus encore, dans cette fièvre qui l'empêche de se fixer nulle part, il fait un pas en arrière.

S'il était plus attentif à ce qui se passe à son côté, il entendrait un soupir chez sa compagne qui, brusquement, arrête leur marche vers un autre coin.

« *Non !* dit-elle ; *entrons ici.*

- *Pourquoi ? Est-ce la grande salle boisée du premier étage et sa cheminée que vous voulez revoir ?* »

Cette fois, c'est elle qui va devant, sans répondre ; et il la suit. Le nom des Lanel ouvre toutes les portes du vieux Charlieu à ses enfants. Aucune ingérence indiscreète ne les accompagne... Anna guide maintenant avec décision leur visite : mais ce n'est pas devant la cheminée à tourelle, à machicoulis et à crénelages qu'elle s'arrête. Prenant l'escalier à vis qui accède aux combles, elle commence à monter.

« *Où me menez-vous ?* » interroge son compagnon.

- *Venez.* »

Elle a dit ce seul mot avec une telle autorité que Pierre emboîte le pas. D'indécise qu'elle était au début de leur promenade, elle est devenue assurée, semblant très bien savoir où elle veut aller, à travers la vieille maison et, sans doute aussi, à travers son cœur. Quand ils aboutissent, en haut de l'escalier, au poste de veilleur qui domine la ville, elle s'arrête.

« *Vous avez raison de m'avoir amené ici,* » approuve son compagnon, *cette vue en vaut la peine.*

- *Ce n'est pas pour la vue, mais pour ce que j'ai à vous dire : ces vieilles pierres d'en bas m'étouffaient, comme vous. Je vois bien que vous n'en pouvez plus !*

- *C'est vrai.*

- *Aussi est-ce à ciel ouvert que je veux vous parler.* »

Il a un geste en avant en répétant : « *Me parler ?...* »

Et il tend les mains.

Elle ne les prend pas et se recule même un peu ; puis, d'un air décidé qui contraste avec sa voix tremblante, elle se force à articuler : « *Ne me dites rien. Pas de mots d'amour, surtout. J'en ai horreur. Et écoutez-moi... Je sais par Louis-Jean vos sentiments. Vous savez, vous, ma blessure... Je veux bien essayer de guérir avec vous.* »

C'est tout ; et le silence enveloppe les mots désormais tombés dans le passé. Elle se tait parce qu'elle est fortement émue, et lui parce qu'on lui a demandé de ne rien dire. Mais, touchée de sa docilité, elle cherche cependant ce qu'elle pourrait ajouter encore :

« Dites-moi ce que vous voudrez, sauf..., sauf ce qui, maintenant encore, me ferait mal. Ayez un peu de patience..., jusqu'à l'automne, tenez ? où nous nous retrouverons. Voulez-vous ?... Pierre ?... »

Sa voix caresse le prénom, comme son sourire timide éclaire les phrases. Et le seul mot qui convient en face d'une telle situation tombe de sa bouche à lui :

« Merci !

- Il faut comprendre, essaye-t-elle d'expliquer : j'étais comme un arbre sombre au sommet duquel une faible lumière s'obstinait à rester. Un peu de soleil s'est arrêté sur moi à cause de vous... Laissez à l'arbre le temps de s'illuminer.

- Je comprends ! Dites-moi seulement de quoi vous me permettez de vous parler ?

- Mais... de tout le reste ! Et plus tard, seulement, de ce qu'il vaut mieux ne pas dire aujourd'hui... Maintenant, reprenons le sens normal des choses, et même la gaieté, puisque je remarque !... Au fond, je n'ai jamais débarqué.

- Que voulez-vous dire ?

- Que j'ai toujours eu soif d'amour et n'ai jamais admis de m'en passer !... Voilà que j'ai prononcé le mot défendu !... Voyez comme les femmes sont illogiques.

- Défendu à moi ! ... Pas à vous ! »

Ils rient tous deux, détendus.

« Je respecterai la défense, reprend-il. Cependant, jugez-vous ce que vous venez de me dire comme un début d'engagement, et sérieux, entre nous ?

- Naturellement !

- Alors, pour m'aider durant les mois d'attente, je voudrais quelque chose... Nous autres hommes avons besoin de liens matériels, si ténus soient-ils !...

- Que voudriez-vous ? Pas une bague, je l'espère ? Ce serait prématuré ?

- *Non, pas une bague ; mais, avant celle-ci, pourquoi pas un simple anneau d'argent, un anneau désuet, à la manière de celui de Chaminade qui, pourtant, garde en son cercle étroit les promesses encloses ? »*

Il s'arrête, conscient qu'il court le risque d'être ridicule ; mais elle n'a pas souri, comprenant l'émouvant symbolisme de l'objet suranné :

« *Je veux bien ! acquiesce-t-elle, et nous le ferons bénir par M. le curé à qui je dirai tout... Le seul inconvénient est que vous trouverez difficilement, en ce siècle, des anneaux de cette sorte.*

- *Alors, je les commanderai sur mesure ! Tout de même, confiez-moi ce soir cette bague de jeune fille que je vous vois au doigt. Il n'est pas défendu d'enquêter si les bijoutiers de Charlieu sont aussi démunis que vous le dites ? »*

Lui ayant tendu sa bague, elle commence à redescendre l'escalier à vis : « *Je vais à la maison où j'ai des rangements à faire, annonce-t-elle avec une volontaire tranquillité qui relègue à l'arrière-plan la scène émouvante dont la Tour du Veilleur vient d'être le témoin. Faites vos courses, Pierre, et vous m'y retrouverez ensuite.* »

Une étonnante maîtrise commande ses mots et ses gestes. Pourtant, arrivée au rez-de-chaussée, elle se retourne, incertaine : « *Il y aurait un grave problème, Pierre, à réaliser nos projets : c'est Domi que j'élève en partie ! Le quitter n'engagerait-il pas son père à se remarier ? »*

Il aimerait répondre : « *Et puis après ?... Pourquoi pas, s'il choisit bien ? »*, mais il sait que cette désinvolture la blesserait, et il explique seulement :

« *Problème ?... vous avez dit le mot ; et tout problème peut se résoudre. Nous étudierons celui-ci plus tard. Voulez-vous, pour le moment, que nous ne gâchions pas cette heure par des préoccupations respectables, certes ! mais tout de même d'un ordre extérieur à nous ?*

- *Entendu... Enveloppons donc cette soirée de silence et laissez-moi revenir seule à la maison, car il n'est plus question de visites d'art, je pense ?*

- *Non ! l'Art serait trop proche de ce qu'il ne faut pas encore dire ! Mais pourquoi ne voulez-vous pas même que je vous accompagne ?*

- *Parce que je désire à présent un peu de recueillement. »*

Sans hésiter, elle le quitte pour entrer dans ce silence qu'elle a réclamé. Et, bien qu'il la perde de vue au coin d'une maison, Pierre ne se trouve pas malheureux puisqu'il sait que le recueillement est un sanctuaire propice à l'amour.

Lorsqu'il la rejoint chez elle, assez tard dans la soirée, la jeune fille a ouvert les fenêtres de la salle à manger où, un mois plus tôt, deux hommes maladroits creusaient une détresse insondable. Ce soir, la pièce est claire. La main attentive d'une femme en a rapidement écarté les poussières et la vie flotte de nouveau autour des choses. Les meubles ne dorment plus : ils semblent regarder ce qui va se passer. Sur la cheminée, la pendule remontée balance ses minutes de droite à gauche, tandis qu'au coin de la grande table un plateau offre ses deux tasses à thé, préparées comme pour une dînette.

Est-il donc possible qu'une maison délaissée par ses habitants puisse si vite consentir à revivre lorsqu'une femme le lui demande ? Et n'est-il pas possible, de même, que revive le cœur de cette femme quand on le desserre, à la manière dont elle vient d'ouvrir les fenêtres de sa maison ?

Les jeunes gens se sont souri sans dire grand'chose. Mais lorsqu'Anna verse le thé, Pierre tire de sa poche une petite boîte où, sur un coton rose, reposent deux anneaux d'argent. Il serait oiseux de lui demander où il les a trouvés : l'amour n'a-t-il pas toutes les ingéniosités ?... Doucement, Anna les manie, puis les replace sur leur capiton, remettant seulement à son doigt sa bague de jeune fille : « *Demain, dit-elle, nous les échangerons quand ils seront bénis. »*

Tandis qu'elle referme l'écrin, Pierre interroge :

« *Alors, de quoi parlons-nous ?* »

- *Mais... du Saint-Esprit, si vous voulez ? Ne m'avez-vous pas dit que nos conversations vous aidaients à mûrir en vous son don de Science ? Et cette montée à deux n'est-elle pas un acheminement à la vie du cœur qui prend source en lui ?*

- *Oui, parlons-en ! mais pour en dire encore mes ténèbres devant lui !*

- *Celles d'une nuit qui va s'illuminer quand percent les blancheurs de l'aube !... M. le curé est persuadé que vous pouvez aller loin dans les découvertes mystiques, depuis cette soirée de Berlioz et ce qui a suivi.*

- *Que vous en a-t-il dit ?*

- *A peu près ceci : M. Sériac était un raisonneur, avec une apparence d'humilité qui lui faisait chercher la vérité par le moyen d'une opération cérébrale. C'est là de l'orgueil qui retient l'homme en des régions limitées et froides. Ce fameux soir, il a entendu comme un appel d'abîme : « Jette-toi dans l'océan de l'incompréhensible infini, admis en ta vie familière... Abdique ton bon sens... Renonce à comprendre... Brise les liens de ton raisonnement. » Il aurait pu ne pas écouter l'appel. Mais, y ayant répondu, les murs de sa prison, si précieusement bâtis, se sont écroulés. L'air l'a envahi. Il est un peu perdu, jeté maintenant en des remous insoupçonnés ; mais tout s'ordonnera peu à peu.*

- *Comme c'est vrai ! Dieu qui me guettait, devait être autrefois avec moi, mais, moi, je n'étais pas avec lui ; et, maintenant, j'y viens. Ah ! que j'étais malheureux, avant de vous connaître tous, dans cette lumière, passion de ma vie, où je voyais baigner les objets avec une âme si sombre ! Le don de Science ?... J'étais mûr pour le recevoir dans mon être affamé de beauté ; je savais, sur la splendeur de la création, déjà bien des choses, mais j'ignorais l'essentiel...*

- *... Qui est, à présent, à votre avis ? »*

- *De savoir comment il faut savoir ! Autrement dit, de rectifier sa science en la ramenant à son but qui est la charité.*

- *Comme c'est bon, Pierre, de vous entendre dire cela !*

- *Meilleur encore de le vivre, d'expérimenter que le Saint-Esprit nous apprend tant de choses ignorées : il conseille en face de ceci.... met en garde contre cela. »*

Au-dessus de leurs têtes, au premier étage, des talons pointus martelant tout à coup le plafond, les interlocuteurs se regardent et sourient :

« *Vous n'avez plus peur qu'elle me capte ?* interroge-t-il sans nommer personne.

- *Non ; mais je continue à souffrir de tout ce que son attitude comporte de trop habile. Je suis si attristée de voir triompher le mensonge !*

- *Cela ne peut durer : le mensonge trompe surtout celui qui l'emploie, et les constructions édifiées sur son terrain miné finissent un jour par s'effondrer... Notez que je ne juge pas votre belle-sœur : que savons-nous de sa nature secrète ? Je ne considère que ses actes condamnables, et non la personne pour qui je prie maintenant de tout mon cœur.*

- *Vous êtes meilleur que moi, Pierre.*

- *Je voudrais seulement devenir humble et, pour cela, commencer par ne pas jeter la pierre aux autres. J'ai tant à me faire pardonner : vous doutez-vous que ma vie d'homme en vue m'a valu plus d'un succès et plus d'une défaillance ?*

- *Je m'en doutais. Nous portons tous le péché originel ; mais c'est dans l'âme qu'il siège et non pas dans nos corps fragiles. Maintenant que la vôtre a rencontré Dieu, la vertu vous sera plus facile.*

- *Qu'est-ce donc que la vertu pour un être vibrant comme moi ?*

- *Rien d'autre qu'un état d'équilibre au milieu des passions. Le don de Science vous aidera à l'atteindre comme il a aidé tous les saints.*

- *Ils me font peur, vos saints !*

- *Même celle qu'on nomme **la petite Thérèse** ? Je vous ferai faire sa connaissance et elle vous aidera : en voilà une qui a possédé toute jeune son don de Science, en usant de la nature et de son symbolisme pour atteindre Dieu. Il faudra lire sa vie...*

- *A propos de lectures, puis-je vous rappeler que vous m'avez promis un livre de votre Ruysbroek resté à Charlieu ?*

- *En effet, je vais vous le chercher... »*

Elle revient quelques minutes après avec *Le Royaume des Amants de Dieu* : « *Voilà ; chapitre XIX : **Comment l'homme peut posséder le don de Science**. Lisez cette page pendant que je vais ranger mes tasses. »*

Et, doucement, bercé par les bruits de porcelaines précautionneusement maniées dans la pièce à côté, l'amoureux, qui n'a pas encore conquis le droit de parler de son amour, se met à lire :

« *Si l'on veut posséder le don divin de Science, avec toute la discrétion qui en découle, il faut un esprit tranquille et qui sache, malgré le tumulte, se tenir en grande paix.*

« *Puis, porter toujours également, accusations, malédictions et plaintes, et les bizarreries de chacun.*

« *Juger toutes choses avec droiture, et reconnaître avec certitude ce qui convient à la discrétion.*

« *Savoir donner et recevoir, et bien régler toutes choses, c'est mener une vie sincère... »¹¹*

¹¹ Le chapitre continue ainsi :

« *Veiller sans cesse à soi-même et à toutes ses actions, c'est reconnaître sans peine qu'envers Dieu ou envers les hommes l'on n'agit jamais parfaitement, mais qu'il manque toujours quelque chose ; ainsi se trouve-t-on bien infirme.*

C'est de quoi sentir la peine dans un juste abaissement, et avoir le cœur attristé d'être toujours défaillant.

Ainsi pratique-t-on la vertu dans une juste perfection.

« *Mais voici naître des obstacles qui empêchent la possession parfaite du don de science :*

Profondément touché de la sagesse du vieil auteur, Pierre s'absorbe dans les versets, et c'est ainsi que Mlle Lanel le retrouve en regagnant la pièce : « *Je suis émerveillé ; il y a là tout un art de vivre adapté à chacun. Nous aurions tous à puiser dans ces quelques lignes : Mme Gillette..., Louis-Jean..., moi...* »

Mais ils sursautent tout à coup au son argentin de la pendule qui met un empressement évident à tinter ses coups précipités l'un sur l'autre, comme pour venger les longues heures passées de silence : « *Si tard ?... Et les autres qui nous attendent à Saint-Philibert ?... Vite, Pierre !* »

Comme deux moineaux alertés, ils s'enfuient, emportant vers les hommes leur secret bonheur naissant, appuyé à la sagesse qu'a su pratiquer, il y a longtemps, un homme expert en l'art de connaître pour mieux aimer.

Quand ils atteignent la vieille église dédiée au patron de l'abbaye de Tournus, personne n'est encore là, ni les Girard ni la voiture. Ils ont le temps de faire le tour du sanctuaire un peu composite, puisque le chœur date du XIII^e et représente même la seule œuvre, en Roannais, qui permette d'apprécier l'art gothique de l'époque, tandis que l'avant-chœur date du XIV^e avec sa voûte

Les grands désirs de vertu sans la discrétion convenable font obstacle à la vraie science.

Mêler l'inquiétude de cœur à tous les actes de vertu, c'est gêner le discernement.

Puis se complaire en ses vertus, sans s'attrister de ses défauts, c'est manquer de vraie connaissance.

Lorsque l'on vit sur la terre et que l'on a peu de désir de sortir de cet exil, c'est défaillir, mais non tout perdre du don de science.

« Maintenant je veux vous décrire les causes qui affaiblissent et détruisent toute vertu :

L'esprit colère qui se répand en fureur, se prive de la vraie science.

Se donner des airs terribles, maudire et jurer sans cesse, c'est perdre la discrétion.

S'estimer beaucoup soi-même et ne rien supporter chez autrui, c'est ne savoir plus se connaître.

Lorsqu'on se plaît ici-bas sans repentir de ses péchés, on s'en va droit en enfer. »

ogivale et ses chapiteaux dont l'ornementation évolue vers la guirlande de feuillage.

Sériac, qui sait cela et ne s'y attarde plus, cherche quelque chose... Quoi donc ?... Docilement, sa compagne le suit. Plus occupé, ce soir, de piété que d'art, il quête à qui dire au ciel son amour encore inexprimé sur la terre ; mais, après avoir salué l'Hôte du tabernacle, ce n'est pas vers lui qu'il s'immobilise. Sa Mère, plus tendre, l'attire... Un instant, il balance s'il s'arrêtera devant la Pietà polychromée du XVI^e qui, au bas de l'oculus flamboyant du collatéral gauche, offre sur un autel son Fils douloureux ?... Mais non : ce n'est pas cette Mère-là que son cœur réclame, ce soir. C'est à Celle qui rayonne sa grâce en la Nativité, sur le retable d'un autre autel, qu'il va parler. La peinture sur pierre récemment restaurée est de tonalité sombre, mais son réalisme rustique a toute la délicieuse naïveté d'un Mystère de Noël du XV^e siècle. Et, devant ce primitif de Charlieu, il s'agenouille : de l'Enfant, son âme, guidée par l'Esprit, monte au Père, à travers des réminiscences d'Hello que le curé de La Verdière lui a donné à lire :

« O Père que je ne connais pas, Père qui habitez en vous-même pendant que les mondes tournent les uns autour des autres sous vos ailes étendues, comme les poussins sous les ailes de leur mère, pressés et serrés... Père de qui tout reçoit la vie, vous qu'on appelle le bon Dieu... Père qui, étant la grandeur, êtes sûrement la Bonté... »

Tout à son colloque, il n'entend pas le glissement des semelles de l'abbé Girard venu les rejoindre ; et il continue sa muette imploration :

« Dieu magnifique, donnez magnifiquement... Dieu qui êtes, donnez comme vous êtes, sans réserve, afin que je vous reconnaisse... J'ai besoin de tout... Vous n'avez pas été avare quand vous avez jeté les étoiles dans le ciel... Vous êtes le même. Traitez-moi donc, Seigneur, comme vous avez traité le néant... Faites encore de rien toutes choses : me voici. »

Il lui faut bien finir, cependant, par entendre qu'on parle à côté de lui :

« *La voiture est là, a dit le prêtre.*

- *Allons ! a répondu Mlle Lanel. »*

Pierre Sériac leur emboîte le pas, après avoir rencontré le regard du curé qui s'arrête sur lui longuement, profondément, comme s'il avait perçu quelque chose de la mystérieuse oraison.

Oui, l'auto et Louis-Jean sont bien là, rangés devant le parvis, mais point de Mlle Lise !

« *N'était-elle pas avec vous ?* interroge le soyeux.

- *Non ; elle avait à faire des courses de son côté et devait nous rejoindre ici.*

- *Attendons, dit philosophiquement Lanel, elle ne saurait tarder... J'en profite pour aller prendre rendez-vous chez le coiffeur pour Domi... J'en ai pour deux minutes. C'est à côté. »*

Les trois autres ne rentrent pas dans l'église. Debout devant le porche, ils dominent la petite place au charme désuet avec ses maisons vieillottes que caresse un soleil en train de descendre. Un recueillement enveloppe gens et choses.

« *Monsieur le curé, constate le peintre, à Saint-Philibert, autant que dans vos livres, on peut fréquenter le don de Science ?*

- *Davantage ! voulez-vous dire. Ah ! laissez donc tranquilles livres et spéculations : le trésor pour acquérir votre don de Science, c'est dans la prière surtout que vous le trouverez. »*

A mi-voix, il ajoute : « *Et c'est encore la prière qui vous guidera pour aller plus loin. »*

Les deux jeunes gens répètent :

« *Plus loin ?...*

- *Mais oui. Tout s'enchaîne. Si les auteurs mystiques rangent le don de Science parmi les principes formels de la contemplation, c'est en tant que préparation immédiate de l'ascension de l'âme vers Dieu au moyen des créatures... Il s'unit ainsi, dans la contemplation, aux dons d'Intelligence et de Sagesse offerts à ceux que la Science a déjà instruits... Il faut aller jusque-là...*

- *Jusque-là ! Et sans doute trouve-t-on mieux le chemin à deux que seul ?*

- *A deux ?... Que voulez-vous dire ? »*

Le regard de Pierre interroge celui d'Anna qui incline la tête pour donner permission de partager avec leur pasteur le secret formé sur la Tour du Veilleur... Le curé en semble quelque peu étonné... Il regarde Sériac avec un seul : « *Ah !* » dans lequel pourraient tenir bien des sentiments divers. Et Anna, parce que femme, tout en nuances, s'inquiète :

« *Vous ne nous désapprouvez pas ?*

- *Oh ! pas du tout.*

- *Alors ?...*

- *Alors ?... Je prierai pour vous, mes enfants. »*

Il a dit cela avec une tendresse quasi paternelle qui corrige l'imperceptible hésitation. Et le temps lui manque pour ajouter quelque chose, car, du fond de la place, a surgi une petite boule suante qui s'avance en bolide : c'est Mlle Lise chargée de paquets et d'excuses que personne n'écoute.

« *En voiture !* » invite Louis-Jean qui se retrouve à point.

Tout le monde s'installe. La portière claque sur un curé songeur, une vieille demoiselle qui compte ses colis, un Louis-Jean heureux de lancer son moteur vers la petite maison où l'attend son Domi... Et les deux autres ?...

Ils se regardent d'abord sans rien dire. Et puis, Pierre répète : « *En voiture !* »

Alors, ayant posé sa main sur le bras d'Anna qui ne le retire pas, il sent monter, du fond de lui, une immense confiance dans le voyage qu'ils entreprennent... plus loin que La Verdière..., au-delà des terres connues.

*

* *

